



## Repenser les axes diasystématiques : nature et statut ontologique

Schøsler, Lene; Glessgen, Martin

*Published in:*  
Repenser la variation linguistique

*Publication date:*  
2018

*Document version*  
Også kaldet Forlagets PDF

*Document license:*  
[CC BY-NC-ND](#)

*Citation for published version (APA):*  
Schøsler, L., & Glessgen, M. (2018). Repenser les axes diasystématiques : nature et statut ontologique. In M. Glessgen, J. Kabatek, & H. Völker (Eds.), *Repenser la variation linguistique: Actes du Colloque DIA IV à Zürich (12-14 sept. 2016)* (pp. 11-52). Editions de Linguistique et de Philologie. Travaux de Linguistique Romane Vol. Sociolinguistique, dialectologie, variation

Travaux de Linguistique Romane

---

## Repenser la variation linguistique

Actes du Colloque DIA IV à Zurich (12-14 sept. 2016)

ELIPHII

*TraLiRo - Sociolinguistique, dialectologie, variation*

Collection dirigée par Jean-Paul Chauveau, Hans Goebel et Paul  
Videsott

Martin Glessgen, Johannes Kabatek,  
Harald Völker (éds.)

---

Repenser la variation linguistique

Actes du Colloque DIA IV à Zurich (12-14 sept. 2016)

ELIPHII

EDITIONS DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOGIE

Ouvrage publié avec le soutien du *Romanisches Seminar* de l'Université de Zurich.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 978-2-37276-029-4

EAN 9782372760294

© Société de Linguistique Romane / Éditions de linguistique et de philologie, Strasbourg 2018.

## Table des matières

<i>Préface des éditeurs</i> .....	1
Martin Glessgen / Johannes Kabatek / Harald Völker, <i>Repenser la variation linguistique – repenser la linguistique variationnelle</i> .....	3
 <i>1. Mise en perspective</i>	
Martin Glessgen / Lene Schøsler, <i>Repenser les axes diasystématiques : nature et statut ontologique</i>	
1. Interrogation .....	11
2. Point de départ : les axes et dimensions variationnels établis .....	12
2.1. Constats et thèses de départ	
2.2. Les approches structuralistes et formalistes	
2.3. Les approches fonctionnelles basées sur l'usage des locuteurs (« usage based »)	
3. L'axe diatopique .....	17
4. Les axes diastratique et diaphasique .....	20
5. La diatopie entre diachronie et diastratie .....	26
6. Les axes et dimensions variationnels dans leur coprésence .....	32
7. De la théorie à l'empirie : le problème de l'observation .....	38
8. Conclusion : le statut ontologique des paramètres diastématiques .....	45
 Françoise Gadet, <i>Repenser le lieu théorique de la variation</i>	
1. Quelques éléments d'analyse textuelle, critique .....	53
2. Les implications des perspectives orientées vers le système .....	56
3. Les phénomènes émergents, ou la nécessité de s'intéresser au locuteur .....	58
4. Remarques conclusives .....	60
 Andreas Dufter, <i>Repenser la 'spatialisation' de la linguistique variationnelle</i>	
1. La construction de l'« espace » variationnel .....	63
2. Quelques défis architecturaux .....	67

## 2. Questions de méthode

### Guido Seiler, *Synchrony and diachrony: two outdated dimensions?*

1. Introduction .....	77
2. Synchronic analysis helps analysing diachronic change .....	79
3. Challenges for the synchrony-diachrony distinction .....	80
3.1. Grammaticalisation	
3.2. Variation and heterogeneity	
3.3. Language as a complex (dynamic, adaptive) system	
4. Towards a synthesis .....	89
5. Concluding remarks .....	93

### Rita Van Deyck, *Eugenio Coseriu. Conceptions du langage et culture linguistique*

1. Cas de variation synchronique préfigurant le système .....	97
1.1. L'expression ou la non expression du sujet pronominal	
1.2. De la pure parole au système	
2. De quelle synthèse des conceptions occidentales du langage le modèle cosérien est-il fait ? .....	102
3. Quelle synthèse de la culture linguistique aura déterminé le modèle ? .....	103
4. Conclusion .....	104

### Cecilia Poletto, *L'etimologia come finestra sulla sintassi: evidenza empirica dai dialetti italiani*

1. Introduzione .....	107
2. La distribuzione di <i>che</i> nelle interrogative indirette nei dialetti italiani settentrionali .....	108
3. Le etimologie del morfema di negazione .....	116
4. Conclusioni .....	121

### Jean-Paul Chauveau, *Du rôle de l'étymologie et de l'histoire lexicale*

1. Productivité des éléments formants .....	126
1.1. Productivité du suffixe atone <i>-ia</i>	
1.2. Une opposition constructive	
2. Le système face aux aléas .....	131
2.1. Les représentants de <i>sūbtus</i> : divergences et restructuration ponctuelle	
2.2. Concurrence entre suffixes d'agent et d'instrument	

3. Réorganisation interne d'une famille lexicale : le cas de BAJULARE en gallo-roman .....	147
4. Conclusion .....	150

*Maria Eugenia Vazquez Laslop, Los ritmos de las tradiciones jurídicas y textuales: historicidad, entornos y hermenéutica*

1. Introducción .....	155
2. Tres tradiciones jurídicas y sus tradiciones textuales en México .....	156
2.1. Los moldes textuales provenientes del ars dictaminis en el Derecho indiano	
2.2. Huellas de la tradición textual diplomática medieval en la era de la codificación	
2.3. Huellas de la tradición textual diplomática medieval en la era de la descodificación	
2.4. Tres tradiciones jurídicas y dos subtradiciones textuales(Nueva España y México)	
3. Historia, hermenéutica, entornos y tradiciones .....	163
3.1. La complejidad del tiempo histórico	
3.2. Hermenéutica, tradiciones y entornos	
4. Conclusiones .....	166

*Carme Bach, Nuevos géneros discursivos de la era digital: una cuestión de variación lingüística*

1. Introducción .....	169
2. Fundamentos teóricos: redes sociales, variación y cambio lingüístico .....	169
3. Objetivos .....	172
4. Corpus de análisis y metodología .....	172
5. Análisis del corpus: la variación ortográfica .....	173
5.1. Reducción de recursos y funciones de la ortografía estándar	
5.2. Inclusión de recursos ortográficos no presentes en la ortografía estandarizada	
6. Conclusiones .....	183

*Joan Costa-Carreras, L'anàlisi dels "textismes" en l'"escriptura ideofonemàtica" en les llengües romàniques: revisió crítica*

1. Introducció .....	187
2. Anàlisi del treball de Yus (2001) .....	188
3. Anàlisi del treball de Montesinos (2003) .....	191
4. Taxonomies de textismes .....	194
5. Resultats del treball .....	198



### 3. Questions de grammaire et de pragmatique

Jan Lindschouw / Lene Schøsler, *Variation, paradigmes et actualisation : le cas des changements des valeurs du passé composé et du passé simple*

1. Introduction .....	203
2. Principes d'analyse .....	203
2.1. Le modèle de la dia-variation	
2.2. Le modèle de l'immédiat et de la distance	
2.3. Le modèle de marquage et d'actualisation	
3. Le potentiel explicatif des trois modèles .....	207
3.1. Évaluation du modèle de la dia-variation	
3.2. Évaluation du modèle de l'immédiat et de la distance	
3.3. Évaluation du modèle de marquage et d'actualisation	
4. Conclusion.....	212

Paolo Greco, *Strategie di costruzione dell'Accusativus cum Infinitivo in latino: l'ordine e la disposizione dei costituenti*

1. Introduzione ed organizzazione del lavoro .....	215
2. L'Accusativus cum Infinitivo e le completeive a verbo finito introdotte da quod e quia .....	217
3. Traiettorie della marginalizzazione dell'Accusativus cum Infinitivo: primi dati .....	221
4. Conclusioni .....	227

Fien DeLatte / Renata Enghels, *La variación (socio)lingüística del vocativo en el español madrileño actual*

1. Introducción .....	233
2. Corpus y metodología .....	234
3. La heterogeneidad formal y funcional del vocativo .....	235
3.1. Variación formal	
3.2. Variación funcional	
4. Perfil de uso sociolingüístico .....	241
4.1. La variable edad	
4.2. La variable sexo	
5. Conclusiones .....	246

Sabine Lehmann, *Les marqueurs discursifs parenthétiques :  
une perspective diachronique*

Quelques réflexions autour du fonctionnement de « il faut dire (que) », « je dois dire que », « vous savez /sachez que / vous devez savoir que » ...	249
1. Le point de départ : un objet hétérogène ancré dans le domaine des pratiques discursives interactionnelles .....	249
2. L'approche de la linguistique du texte : les marqueurs discursifs comme traces d'une opération de textualisation .....	250
3. Délimitation de l'objet et ouverture du cadre d'analyse .....	253
3.1. Délimitation de l'objet : les marqueurs déverbaux	
3.2. Mise en place de la perspective diachronique et ouverture du cadre de l'analyse	
4. Les marqueurs parenthétiques construits à partir d'un verbe du dire en diachronie .....	257
4.1. (Il) faut dire (que)	
4.2. Je dois dire que...	
4.3. Vous savez, sachez / vous devez savoir	
5. Conclusion .....	262

*Annexe*

Procès-verbal de la réunion du réseau DIA (13 sept. 2013) .....	267
---	-----



## Préface

Ce volume réunit une sélection des contributions au colloque DIA IV « Repenser la variation linguistique / Repensar la variación lingüística / Ripensare la variazione linguistica » qui s'est déroulé du 12 au 14 septembre 2016 à l'Université de Zurich.

Le colloque a été organisé par Martin Glessgen, Johannes Kabatek, Elisabeth Stark et Harald Völker. Avant, pendant et après le colloque, le comité organisateur a été soutenu par Aurélia Robert-Tissot, Carlota de Benito, Albert Wall, David Paul Gerards et Philipp Obrist. Qu'ils en soient vivement remerciés. Pour la publication des actes, Elisabeth Stark a malheureusement dû se retirer pour cause de manque de temps. Ses remarques judicieuses et sa contribution organisationnelle restent cependant partie intégrante de DIA IV.

Le comité organisateur tient à remercier le comité scientifique qui l'a soutenu dans le choix des contributions: Gaetano Berruto (Torino), Balthasar Bickel (Zurich), Mónica Castillo Lluch (Lausanne), Massimo Cerutti (Turin), Wolfgang Dahmen (Iéna), Federica Diémoz (Neuchâtel), Andreas Dufter (Munich), Françoise Gadet (Paris Nanterre), Pascale Haderman (Gand), Andres Kristol (Neuchâtel), Jan Lind-schouw (Copenhague), Araceli López Serena (Séville), Michele Loporcaro (Zurich), Lorenza Mondada (Bâle), Josane Oliveira (Salvador), Bruno Moretti (Berne), Lene Schøsler (Copenhague), Rosanna Sornicola (Naples), David Trotter † (Aberystwyth), Marieke Van Acker (Gand), Rika Van Deyck (Gand), Maria Antonia Martín Zorraquino (Saragossa). L'appel à proposer des contributions au colloque avait rencontré un large écho et nos collègues du comité scientifique ont ainsi investi un temps considérable pour assurer la qualité scientifique des contributions.

Pour le financement de DIA IV nous remercions les institutions suivantes: le *Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique* (FNS projet 10CO12\_169173 « DIA IV »), la ville et le canton de Zurich, la « Hochschulstiftung » de l'Université de Zurich, le pôle de recherche universitaire « Sprache und Raum » et les *alumni* de l'UZH, enfin le *Romanisches Seminar* de l'Université de Zurich. Sans leur soutien il n'aurait pas été possible de donner un cadre organisationnel et social agréable et efficace à nos réflexions sur la variation linguistique. Au nom de tous les participants du colloque nous leurs en sommes très reconnaissants.

Zurich, le 20 octobre 2018

Martin Glessgen / Johannes Kabatek / Harald Völker



## Repenser la variation linguistique – repenser la linguistique variationnelle

La théorisation en linguistique est traditionnellement bien développée dans les domaines dédiés à des états de langue supposés être homogènes. En revanche, elle est souvent moins présente dans une partie importante des publications dédiées à l'hétérogénéité linguistique. De nombreux travaux dédiés à la variation linguistique (en termes de temps, d'espace, d'appartenance sociologique et de situations) se contentent d'une description plus ou moins approfondie des données empiriques, données de nature souvent assez diverse.

Ces études empiriques font certes appel à un inventaire terminologique de base (par ex. *variété*, *diachronie*, *diatopie*, *diastratie*, *diaphasie*, *immédiat-distance*, *niveau*, *registre*, *genre textuel*, *tradition discursive*), mais jusqu'aujourd'hui il n'existe pas de consensus explicite sur les délimitations précises de ces termes, sur leur interdépendance et sur leur réelle portée théorique. De surcroît, il manque souvent une interrogation sur les implications théoriques des nouvelles découvertes voire sur les nouveaux concepts utilisés. La *linguistique variationnelle* dans la tradition de Flydal et de Coseriu, qui est au centre des travaux du réseau DIA<sup>1</sup>, offre bien entendu un cadre théorique qui connaît jusqu'aujourd'hui un succès remarquable, surtout dans le domaine des langues romanes et des langues germaniques. Elle apparaît cependant comme un terrain à dominance plutôt empirique et aujourd'hui peu tourné vers la théorisation, malgré ses origines épistémologiquement bien fondées dans les travaux de Hjelmslev 1942 et 1943, Vogt 1947, Flydal 1952 et Coseriu 1966 (cf. Völker 2009, 29-38).

Le réseau DIA s'engage depuis ses origines à pallier ce déficit et à mieux cerner le fondement théorique de la description linguistique variationnelle. Les origines de ce réseau et des colloques DIA remontent aux années 1990, quand un réseau de chercheurs autour de Eugenio Coseriu et Rika Van Deyck a mis sur pied un programme ERASMUS intitulé *Diatopie, diachronie, diastratie*. Ce programme avait pour objectif l'organisation régulière d'un enseignement spécialisé dans la variation linguistique dans le temps (diachronie), dans l'espace (diatopie), dans la société (diastratie) et selon les situations communicatives (diaphasie), tout en gardant un équilibre entre l'approfondissement théorique et la recherche empirique (cf. Van Deyck 1992, 99,

---

<sup>1</sup> Pour les différences théoriques et méthodologiques entre la linguistique variationnelle / des variétés et la (socio)linguistique variationniste cf. Berruto 2015, 432-433.

Van Deyck/Kabatek/Sornicola 2005). C'est à la suite des rencontres de travail dans le cadre de ce projet ERASMUS, auxquels Eugenio Coseriu a participé activement jusqu'en 2002 (cf. Van Deyck 2013, V), que Pascale Hadermann, Marieke Van Acker et Marie-Guy Boutier ont organisé en 2010 (du 13 au 15 septembre) un grand colloque à Gand intitulé *La variation et le changement en langue* qui à l'époque ne portait pas encore le nom de *DIA*, mais qui plus tard passera pour être *DIA I*, premier colloque de ce qu'on pourrait appeler la «nouvelle série» des rencontres *DIA*.

La dénomination *Colloque DIA* se fait jour de manière explicite en 2012 à Copenhague avec le Colloque *DIA II* (19-21 novembre 2012) qui donnait ouvertement suite au colloque de Gand (cf. Kragh/Lindschouw 2015, IX). C'est donc à Copenhague que *DIA* est né de nouveau comme série, non seulement par la création de son titre, mais aussi dans sa tradition, puisque les participants ont décidé lors de la discussion finale à Copenhague de continuer cette série avec des colloques à Naples en 2014 (*DIA III*)<sup>2</sup> et à Zurich en 2016 (*DIA IV*).

L'une des raisons de confier *DIA IV* au *Romanisches Seminar* de l'Université de Zurich a certainement été l'importance de la variation linguistique dans les travaux des chercheurs actuels de cet institut. Il faut pourtant souligner que cette considération pour la variation linguistique s'inscrit dans le cadre d'une importante tradition zurichoise et, plus généralement, suisse avec Louis Gauchat, Walther von Wartburg, Jakob Jud, Kurt Baldinger, Gerold Hilty, Max Pfister et Peter Wunderli (cf. Wüest 1997).

Les organisateurs du colloque *DIA IV* ont décidé de donner à *DIA IV* le titre *Repenser la variation linguistique / Repensar la variaci3n lingüística / Ripensare la variazione linguistica*. Sans exclure la richesse des configurations empiriques présentes dans la Romania, ils ont ainsi souhaité mettre l'accent sur le fondement terminologique et théorique de la linguistique variationnelle. Dans la volonté de contribuer à un renouvellement épistémologique et en dépassant les différentes traditions établies, les organisateurs avaient concrétisé et proposé dans leur appel cinq domaines de réflexion :

- «repenser le lieu théorique» de la linguistique variationnelle,
- «repenser la diachronie» et son rapport avec linguistique variationnelle,
- «repenser les objectifs» de la linguistique variationnelle,
- «repenser l'empirie variationnelle» et
- «repenser le diasystème» comme modèle théorique.

Les interrogations qui ont été poursuivies et approfondies le plus par les participants du colloque et dans les contributions au présent volume sont les suivantes :

(1) Variation et système («repenser le lieu théorique») : Où est le lieu théorique de la variation si l'on part de l'idée que la variation est inhérente au langage, c'est à

<sup>2</sup> Cf. <<http://diaconference2014.blogspot.com/2014/10/convegno-dia-iii-struttura-e-dinamismo.html>>.

dire constitutive de celui-ci et non un simple fait de parole ? Quel est le rapport entre « systèmes », « normes » et « usages individuels » ?

(2) Variation et changement linguistique (« repenser la diachronie ») : Comment peut-on décrire l'interdépendance entre variation et changement linguistiques ? Comment peut-on prouver cette interdépendance ? Dans quels cas de figure une variation synchronique inhérente au système mène-t-elle à un changement ?

(3) Critique des méthodes variationnelles : De quelles méthodologies disposons-nous ? (« repenser l'empirie variationnelle » : notamment, méthodes quantitatives et balisage informatique, expériences et méthodes psycholinguistiques).

(4) Critique des terminologies variationnelles : Quel est, par exemple, le statut ontologique des 'axes' traditionnellement utilisés ? Peut-on vraiment parler d'un « diasystème » dans le sens d'un « système des systèmes » ou devrait-on plutôt abandonner cette idée et la remplacer par d'autres concepts ? (« repenser le diasystème »).

Les contributions à ce volume essayent de donner des réponses à ces questions partant de perspectives théoriques diverses et se dédiant aux différents niveaux de structuration linguistique : phonique, grammatical et lexical. Nous les présenterons brièvement par la suite.

Le volume s'ouvre dans un premier volet de *Mise en perspective* par une introduction générale de MARTIN GLESSGEN et LENE SCHØSLER : *Repenser les axes diastématiques : nature et statut ontologique*. Ce texte présente et discute les concepts fondamentaux de l'analyse variationnelle et les cadres théoriques de la plupart des travaux qui suivent.

FRANÇOISE GADET met en relief dans sa contribution un autre aspect fondamental des approches variationnistes : elle oppose les implications d'une linguistique orientée vers le système (« system-oriented linguistics ») à celles d'une linguistique orientée vers les locuteurs (« speaker-oriented linguistics »). Se basant sur son expérience de sociolinguiste, elle plaide pour une meilleure articulation entre les deux, non seulement en théorie, mais également en pratique. Enfin, la contribution d'ANDREAS DUFTER *Repenser la 'spatialisation' de la linguistique variationnelle* propose une critique de la 'métaphorisation spatiale' commune aux travaux de description de la variation linguistique.

Dans un deuxième volet, méthodologique, RIKA VAN DEYCK souligne dans sa contribution la primauté de la parole sur la langue, en rappelant la distinction humboldtienne entre *ergon* et *energeia*. On évite, selon elle, de nombreux malentendus en prenant au sérieux le fait que le lieu de la variation est, en réalité, la créativité individuelle et non une variation abstraite dans des projections séparées de l'activité concrète des locuteurs.

Partant de nombreux exemples d'étymologies, JEAN-PAUL CHAUVEAU rétablit dans son texte le lien entre la variante lexicale (niveau microscopique) et, au niveau macroscopique, les règles de la morphologie constructionnelle. Quand l'auteur affirme qu'un des rôles de l'histoire lexicale est de mettre en évidence la hiérarchie des règles qui



relient le modèle et l'élément, il établit en même temps un lien entre *langue* et *parole* qui se manifeste de manière très concrète dans la variante.

Pour discuter l'opposition fondamentale entre synchronie et diachronie, GUIDO SEILER évoque le centième anniversaire du *Cours* de Ferdinand de Saussure qui, dans sa publication en 1916 avait établi la distinction entre synchronie et diachronie. Suite à une comparaison des deux termes aux concepts générativistes de *E-language* et *I-language*, Seiler parvient à la conviction que la séparation heuristique de synchronie et diachronie facilite l'interprétation de la variation linguistique.

Dans la lignée de la question de l'empirie et des données qui sont à la base des études de variation, CECILIA POLETTO démontre la valeur de la variation syntaxique pour la compréhension de la variation linguistique en général.

Suivant l'amplification du modèle traditionnel de Coseriu proposée par Peter Koch en introduisant le terme de *traditions discursives* (Koch 1997), ce sont surtout les contributions de VÁZQUEZ LASLOP et de CARME BACH qui plaident ici pour une vue intégrale sur la variation linguistique qui comprend aussi bien les dimensions traditionnelles de la variation que la dimension des traditions textuelles, de la répétition des énoncés, des formes textuelles ou des contenus particuliers avec leurs correspondances formelles. Un type particulier de traditions textuelles, celles des « textismes » des réseaux sociaux sur internet et d'autres manifestations textuelles de l'ère digitale (et les difficultés de leur classification terminologique), est discuté par JOAN COSTA-CARRERAS.

JAN LINDSCHOUW et LENE SCHØSLER ouvrent le troisième volet, dédié à des questions plus concrètes de grammaire et de pragmatique. Ils appliquent ainsi les modèles interprétatifs d'Anderson (actualisation et réanalyse), de Koch/Oesterreicher (immédiat-distance) et de Flydal/Coseriu (l'architecture) à l'analyse des changements dans la valeur sémantique des temps du passé en français et esquisser les valeurs spécifiques de ces trois modèles.

L'analyse de PAOLO GRECO rejoint la démonstration de Cecilia Poletto en étudiant des stratégies de constructions dans le *accusativus cum infinitivo* en latin – un phénomène profondément syntaxique qui démontre bien l'importance de la variabilité linguistique au-delà du domaine lexical et phonique.

Enfin, SABINE LEHMANN jette quant à elle un pont méthodologique vers la pragmatique dans son analyse diachronique des marqueurs discursifs. Elle démontre en particulier la stabilité pragmatique des marqueurs de discours depuis l'ancien français jusqu'à nos jours. En analysant les interjections s'adressant à l'interlocuteur, Fien DeLatte et Renata ENGHELS démontrent, elles aussi, le potentiel de la pragmatique pour nourrir le débat variationnel et pour intégrer la perspective du discours et du dialogue dans l'interprétation des variantes.

On constatera, lors de la lecture des différents textes, qu'ils permettent d'appréhender la question de la variation linguistique – y compris les questions théoriques initiales – de points de vue assez divers. Selon les préférences théoriques et empi-

riques – fonctionnelles ou formelles, sociolinguistiques ou pragmatiques, actuelles ou historiques – les réponses restent assez divergentes. Mais le but du débat scientifique ne peut jamais être celui de la création d'une perspective unitaire et uniforme. Si l'on arrive à connaître les différentes approches actuellement discutées, si l'on apprend à se respecter mutuellement et à profiter des différentes écoles, on a déjà beaucoup avancé. Nous espérons que le présent volume constitue une modeste contribution dans ce sens.

Martin GLESSGEN / Johannes KABATEK / Harald VÖLKER

## Références bibliographiques

- Berruto, Gaetano, 2015. «Intrecci delle dimensioni di variazione fra variabilità individuale e architettura della lingua», in : Kragh, Kirsten Jeppesen / Lindschouw (edd.), *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes. Actes du Colloque DIA II à Copenhague (19-21 nov. 2012)*, Strasbourg, ELiPhi, 431-447.
- Coseriu, Eugenio, 1966. «Structure lexicale et enseignement du vocabulaire», in : *Actes du premier colloque international de linguistique appliquée*, Nancy, Mémoires des Annales de l'Est, 175-217.
- Dufter, Andreas / Stark, Elisabeth, 2007. «La linguistique variationnelle et les changements linguistiques 'mal compris': Le cas de la 'disparition' du ne de négation», in : Combettes, Bernard / Marchello-Nizia, Christiane (edd.), *Études sur le changement linguistique en français*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 115-128.
- Ernst, Gerhard, 2015. «La diachronie dans la linguistique variationnelle du français», in : Polzin-Haumann, Claudia / Schweickard, Wolfgang (edd.), *Manuel de linguistique française*, Berlin/Boston, de Gruyter, 2015, 72-107.
- Flydal, Leiv, 1952. «Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue», *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 16, 241-258.
- Glessgen, Martin / Trotter, David (edd.), 2016. *La régionalité lexicale au Moyen Âge*, Strasbourg, ELiPhi.
- Hadermann, Pascale / Van Acker, Marieke / Boutier, Marie-Guy (edd.), 2013. *La variation et le changement en langue (langues romanes)*, Helsinki, Société Néophilologique.
- Hjelmslev, Louis, 1942. «Langue et parole», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 2, 29-44.
- Hjelmslev, Louis, 1943. *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, København, Munksgaard (fr.: *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1968; all.: *Prolegomena zu einer Sprachtheorie*, München, Hueber, 1974).
- Kabatek, Johannes, 2000. «La variation linguistique dans le domaine des langues romanes : théorie et réalité empirique», in : Englebert, Annick / Pierrard, Michel / Rosier, Laurence / Van Raemdonck, Dan (edd.), *Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie romanes* (Bruxelles, 23-29 juillet 1998), vol. 3: *Vivacité et diversité de la variation linguistique*, Tübingen, Niemeyer, 215-224.

- Kabatek, Johannes, 2015. « Wie kann man Diskurstraditionen kategorisieren? », in : López Serena, Araceli / Octavio de Toledo, Álvaro / Winter-Froemel, Esme (edd.), *Diskurstraditionen und Einzelsprachliches im Sprachwandel / Tradicionalidad discursiva e idiomatidad en los procesos de cambio lingüístico*, Tübingen, Narr, 51-65.
- Kabatek, Johannes, 2018. *Lingüística coseriana, lingüística histórica, tradiciones discursivas*, éd. par Cristina Bleorțu et David Gerards, Madrid, Vervuert – Iberoamericana.
- Koch, Peter, 1997. « Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik », in : Frank, Barbara / Haye, Thomas / Tophinke, Doris (edd.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, 43-79.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1985. « Sprache der Nähe - Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte », *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.
- Kragh, Kirsten Jeppesen / Lindschouw, Jan, 2015. « Introduction : les types de variation diasystématique et leurs interdépendances », in : iid. (edd.), *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes. Actes du Colloque DIA II à Copenhague (19-21 nov. 2012)*, Strasbourg, ELiPhi, IX-XV.
- Kragh, Kirsten Jeppesen / Lindschouw, Jan (edd.), 2015. *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes. Actes du Colloque DIA II à Copenhague (19-21 nov. 2012)*, Strasbourg, ELiPhi.
- Saussure, Ferdinand de, 1916. *Cours de linguistique générale*, éd. par Charles Bally et Albert Sechehaye, Paris, Payot & Rivages.
- Van Deyck, Rika (ed.), 1992. *Diatopie, diachronie, diastratie. Approches des variations linguistiques*, Communication et Cognition, Gent.
- Van Deyck, Rika / Kabatek, Johannes / Sornicola, Rosanna (edd.), 2005. *La variabilité en langue*, vol. 1 : *Langue parlée et langue écrite dans le présent et dans le passé*, vol. 2 : *Les quatre variations*, Gand, Communication & Cognition.
- Van Deyck, Rika, 2013. « Préambule », in : Hadermann/Van Acker/Boutier 2013, V-VIII.
- Völker, Harald, 2009. « La linguistique variationnelle et la perspective intralinguistique », *Revue de Linguistique Romane* 73, 27-76.
- Vogt, Hans, 1947. « Språkssystem og språkutvikling », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 14, 293-304.
- Wüest, Jakob (ed.), 1997. *Les linguistes suisses et la variation linguistique : actes d'un Colloque organisé à l'occasion du centenaire du Séminaire des Langues Romanes de l'Université de Zurich*, Basel/Tübingen, Francke.

## 1. Mise en perspective



# Repenser les axes diasystématiques : nature et statut ontologique

## 1. Interrogation

Parmi les nombreuses questions formulées lors de la préparation du colloque DIA IV (cf. Glessgen / Kabatek / Völker, *ici*), nous souhaiterions poursuivre celle de la nature et du statut ontologique des ‘axes’ traditionnellement utilisés dans la théorie et l’empirie variationnistes. Cette réflexion implique autant la terminologie que la méthodologie et les objectifs de la recherche en linguistique variationnelle, voire même la conception de la nature du langage. Françoise Gadet a évoqué les théorisations essentielles de la tradition variationniste, en soulignant notamment le caractère incontournable et constitutif de la variation dans l’usage linguistique (cf. Gadet, *ici*). Les différentes théorisations ont comme caractéristiques communes

- (i) de faire appel à des termes semblables voire identiques,
- (ii) de, néanmoins, ne pas actualiser ces termes dans la même optique et
- (iii) d’être en ligne générale plus complémentaires que contradictoires dans leurs vues sur les objets en question.

Il est par conséquent difficile de dresser un portrait homogène d’un savoir partagé en linguistique variationnelle et de définir d’une manière consensuelle la nature épistémique et le statut ontologique des paramètres essentiels de la variation. Notre objectif est donc plus modeste : nous souhaiterions présenter une vue cohérente des éléments qui nous semblent les plus déterminants et les plus porteurs dans la caractérisation des axes diasystématiques, en opérant toutefois des choix parmi les différentes options développées par la tradition variationniste. Nous nous concentrerons particulièrement sur la place des axes et dimensions diasystématiques dans la description et l’analyse des énoncés concrets dans leur ancrage pragmatique et sur la problématique de leur interaction. Cela nous permettra en conclusion de revenir également sur le statut ontologique des axes<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La présente réflexion a été développée en partie lors de la préparation du colloque de Zurich, en partie après le colloque et stimulée par celui-ci. Les sections 2.1, 3, 4 et 6 ont été rédigées sous une première version par Martin Glessgen, les sections 2.2, 2.3, 5 et 7 par Lene Schøsler. L’intégralité du texte a néanmoins été réélaborée à quatre mains dans l’idée de synthétiser nos vues pleinement concordantes, mais tout de même complémentaires sur la variation linguistique. Les points de vue de M. Glessgen ont déjà été développés dans

# Repenser les axes diasystématiques : nature et statut ontologique

## 1. Interrogation

Parmi les nombreuses questions formulées lors de la préparation du colloque DIA IV (cf. Glessgen / Kabatek / Völker, *ici*), nous souhaiterions poursuivre celle de la nature et du statut ontologique des ‘axes’ traditionnellement utilisés dans la théorie et l’empirie variationnistes. Cette réflexion implique autant la terminologie que la méthodologie et les objectifs de la recherche en linguistique variationnelle, voire même la conception de la nature du langage. Françoise Gadet a évoqué les théorisations essentielles de la tradition variationniste, en soulignant notamment le caractère incontournable et constitutif de la variation dans l’usage linguistique (cf. Gadet, *ici*). Les différentes théorisations ont comme caractéristiques communes

- (i) de faire appel à des termes semblables voire identiques,
- (ii) de, néanmoins, ne pas actualiser ces termes dans la même optique et
- (iii) d’être en ligne générale plus complémentaires que contradictoires dans leurs vues sur les objets en question.

Il est par conséquent difficile de dresser un portrait homogène d’un savoir partagé en linguistique variationnelle et de définir d’une manière consensuelle la nature épistémique et le statut ontologique des paramètres essentiels de la variation. Notre objectif est donc plus modeste : nous souhaiterions présenter une vue cohérente des éléments qui nous semblent les plus déterminants et les plus porteurs dans la caractérisation des axes diasystématiques, en opérant toutefois des choix parmi les différentes options développées par la tradition variationniste. Nous nous concentrerons particulièrement sur la place des axes et dimensions diasystématiques dans la description et l’analyse des énoncés concrets dans leur ancrage pragmatique et sur la problématique de leur interaction. Cela nous permettra en conclusion de revenir également sur le statut ontologique des axes<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La présente réflexion a été développée en partie lors de la préparation du colloque de Zurich, en partie après le colloque et stimulée par celui-ci. Les sections 2.1, 3, 4 et 6 ont été rédigées sous une première version par Martin Glessgen, les sections 2.2, 2.3, 5 et 7 par Lene Schøsler. L’intégralité du texte a néanmoins été réélaborée à quatre mains dans l’idée de synthétiser nos vues pleinement concordantes, mais tout de même complémentaires sur la variation linguistique. Les points de vue de M. Glessgen ont déjà été développés dans

## 2. Point de départ : les axes et dimensions variationnels établis

### 2.1. *Constats et thèses de départ*

Les catégories variationnelles établies depuis Leiv Flydal (1951/52) et Uriel Weinreich (1954), sous l'impulsion d'Eugenio Coseriu (1966 etc.), Michael Halliday (1978), Richard Hudson (1980), Ludwig Söll (1974), Peter Koch et Wulf Oesterreicher (1985, 1990) sont désormais généralement reconnues. En faisant abstraction dans un premier temps de la catégorie du temps – l'axe diachronique –, ce sont les paramètres suivants :

- les trois axes diatopique, diastratique et diaphasique ;
- le continuum entre immédiat et distance linguistique ainsi que l'opposition médiale entre la réalisation orale et écrite ;
- les genres textuels voire les traditions de discours.

Les différentes entités appellent quelques précisions, également assez basiques mais néanmoins importantes :

- (1) L'axe diatopique reste l'ancrage le plus robuste de l'édifice diasystématique. Seule la variation dans l'espace mène à la différenciation de langues<sup>2</sup> ; dans

---

Glessgen 2012, 91-136 (donc dans le cadre de la deuxième édition de la *Linguistique romane* 2012 qui représente, il est important de le dire, malgré le titre identique une réécriture intégrale de la première édition 2007) ; cf. aussi Glessgen 2005, 2006, 2008, 2017, Glessgen / Thibault 2005, Glessgen / Trotter 2016 et Glessgen / Videsott 2017. Les points de vue de L. Schøsler trouvent leur fondement dans une série de publications, voir entre autres Schøsler 2001, 2010, 2011, Schøsler / Völker 2014, Lindschouw / Schøsler 2016, 2017, Kragh / Schøsler 2014, 2015 et à paraître, Nørgård-Sørensen / Heltoft / Schøsler 2011. Les éléments réunis *ici* dans les sections 5 et 7 ont été présentés par elle lors du colloque DIA V (Paris Nanterre, 6-8 sept. 2018).

<sup>2</sup> Cf. Glessgen (2012, 28) : « Le changement linguistique partage certaines caractéristiques avec l'évolution des espèces (cf. la synthèse d'E. Mayr, *What evolution is*, 2001) (...) :

- les espèces comme les langues se séparent exclusivement par la séparation dans l'espace ; il faut qu'une langue soit parlée (ou qu'une espèce vive) en deux lieux distincts, sans lien étroit entre les deux, pour qu'elle se scinde en deux langues (ou espèces) ;
- l'évolution des espèces est accélérée par la petitesse d'une population : si une espèce est géographiquement séparée entre un grand groupe et un petit groupe, le petit groupe évoluera plus fortement ; cette règle semble également s'appliquer aux langues (et expliquerait le grand nombre de langues en Nouvelle Guinée ou en Amazonie, parlées par de petits groupes de locuteurs entretenant peu de relations entre eux ; dans la Romania, cela expliquerait la diversification langagière des vallées alpines ou des Pyrénées) » et cela expliquerait également comment le paysage linguistique latin, peu variant en diatopie, a pu en trois siècles s'éparpiller en quelques milliers de variétés dialectales, suite à l'affaiblissement voire la disparition de liens suprarégionaux.

Notons que les cas de figure concrets sont bien complexes : ainsi, l'on évoque souvent le phénomène de 'fossilisation' dans des sociétés isolées, nées par séparation ou par migration et qui conservent des traits archaïsants disparus dans les régions d'origine. On pense alors au québécois, à certaines formes d'expansion de l'espagnol en Amérique ou sur les Îles Canaries,



cette même logique, c'est également celle qui est le plus immédiatement corrélée avec la dimension diachronique (cf. *infra* section 5); et, du point de vue de l'observation, c'est la seule que la recherche a pu isoler de manière à peu près homogène (cf. *infra* section 7).

- (2) Les deux axes diastratique et diaphasique sont de toute évidence fortement interdépendants, puisque un 'niveau de langue' (traditionnellement considéré comme appartenant à la diaphasie) implique toujours aussi une valeur de prestige, qui le rapproche alors de la dimension diastratique (cf. *infra* section 4).
- (3) De manière plus générale, les interdépendances entre les trois axes sont multiformes (cf. Coseriu 21992, 284; 290) et ont été interprétées par Coseriu dans la logique d'une chaîne variationnelle unidirectionnelle, selon laquelle «un dialecto puede funcionar como nivel y como estilo de lengua, y un nivel también como estilo de lengua, pero no al revés» (1981; cf. déjà 1966). L'image a été reprise dans la théorisation de Koch et Oesterreicher, qui souligne également le mouvement 'ascendant' entre diatopie, diastratie et diaphasie (1990). Si l'idée de base est certainement juste, la forte hiérarchisation, qu'elle implique, ne rend pas suffisamment compte des dynamismes propres à chacun des axes ni de la complexité de leurs interactions (cf. *infra* sections 4 et 5). La diastratie peut intégrer la diatopie, mais elle ne se nourrit pas que de celle-ci, et l'unidirectionnalité des relations ne nous semble pas certaine pour les interactions qui souvent amalgament diastratie et diaphasie.
- (4) L'opposition médiale (Söll 1974) a été intégrée de manière cohérente dans le modèle d'un continuum entre immédiat et distance linguistiques (Koch / Oesterreicher 1985, 1990, 1994, cf. *infra* section 6), mais la *réalisation* médiale (phonique / graphique) reste néanmoins une dimension à part entière qui doit être prise en considération parallèlement à la conception (para-)médiale (oral / écrit). Le continuum entre immédiat et distance peut en effet s'instaurer dans une société purement orale, même s'il s'est diversifié surtout à travers le développement des traditions écrites. Cela veut dire aussi que la conception immédiat-distance est antérieure à l'apparition de l'écrit, autant d'un point de vue historique qu'ontologique.

---

au judéo-espagnol ou encore, en dehors de la Romania, à l'islandais, relativement séparé des autres pays scandinaves et dont la langue conserve des traits disparus ailleurs comme le système casuel. Les exemples sont légion. En étudiant ces variétés de plus près, l'on constate toutefois aussi un nombre considérable d'innovations qui déterminent de manière saillante la physionomie de la langue en question (pour les innovations lexicales du Québec, il suffit de citer le TLQ; mais il faut aussi penser aux innombrables phraséologismes et jeux de mots, qui sont devenus un élément très caractéristique du français canadien). Ici, plusieurs principes entrent en concurrence : le principe centrifuge, selon lequel l'évolution linguistique est plus rapide dans le centre et plus lente en périphérie, le principe de l'évolution plus rapide dans des petits groupes de locuteurs et aussi celui du maintien ou de la perte de la relation avec une norme prescriptive qui ralentit ou empêche les changements.

- (5) Quant aux ‘genres textuels’ et aux ‘traditions de discours’, nous suivons la conceptualisation de Johannes Kabatek (2011) qui suppose que les deuxièmes sont un sous-ensemble des premiers : un genre textuel peut, dans cette logique, devenir une tradition de discours, s’il développe une tradition dans la durée et une élaboration particulière (par ex. les genres épistolaires, les traditions de discours juridiques ou littéraires) ; par ailleurs, les genres textuels comportent des accointances fortes avec la variation diaphasique, sans toutefois pouvoir être intégrés en elle (cf. infra section 6).
- (6) Enfin, pour revenir à l’axe diachronique, les points de vue des chercheurs diffèrent en fonction de leur orientation méthodologique et notamment selon les liens qu’ils supposent entre changement et variation. Dans notre optique de la linguistique variationnelle, les deux phénomènes sont intrinsèquement liés, puisqu’un changement présuppose une variation en synchronie entre l’ancienne et la nouvelle variante ; si cette variation se répand et est acceptée dans la communauté linguistique, elle s’impose ensuite comme innovation (voir Andersen 2001 a-c, 2008 ; cf. aussi infra section 5)<sup>3</sup>.

Avant de poursuivre notre étude de chacun des axes, nous souhaiterions préciser nos choix méthodologiques concernant le statut de la variation. Il nous semble notamment important de nous positionner par rapport aux courants majeurs que sont les *approches structuralistes et formalistes* (section 2.2) et les approches fonctionnelles basées sur l’usage des locuteurs (« usage based », section 2.3)<sup>4</sup>.

## 2.2. Les approches structuralistes et formalistes

Dans les approches du structuralisme ‘classique’, le but des analyses était de présenter une analyse structurelle cohérente de la langue, sans prendre en considération ni la variation ni le rôle de l’usager. Les changements de structures étaient conçus comme des résultats de réorganisations causées soit par des facteurs ‘internes’, tels des déséquilibres de la structure, soit par des changements ‘externes’, telle la disparition de distinctions phonétiques. Ainsi Kurylowicz (1949, 1965) a proposé une explication du système casuel par des irrégularités inhérentes au système initial. D’autres exemples classiques sont les réorganisations des systèmes phonologiques, suite à des pressions du système linguistique, développées sous une forme classique pour le système vocalique de l’anglais (*the Great Vowel Shift*)<sup>5</sup>, ou le cas des érosions phonétiques censées causer l’abandon des distinctions morphologiques<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> L’exemple prototypique est celui du changement phonétique, où un phonème connaît d’abord une variation au niveau de la performance, puis une allophonie qui finit par reléguer la variante initiale en position secondaire avant sa disparition. Sans allophonie, donc sans variation en synchronie, il n’y a pas de changement phonétique.

<sup>4</sup> La divergence des points de vues formalistes et fonctionnalistes est souvent considérée insurmontable. Vincent/Börjars 2010 plaident toutefois pour un rapprochement.

<sup>5</sup> Voir Labov (1994, 145).

<sup>6</sup> Ce lien de causalité a été discuté et réfuté dans Schøsler (1984).

Selon les approches formalistes, par exemple générativistes, la *Grammaire Universelle* (*UG*), supposée autonome et commune à toutes les langues, possède d'un côté les composants permanents, les *principles*, et de l'autre les composants pouvant subir des changements, les *parameters*. Un changement correspond dans cette optique à un ajustement de 'paramètres', suite à des réanalyses de grammaires conflictuelles (Chomsky 1981, Lightfoot 1999). Les réanalyses, quant à elles, seraient produites au cours de l'apprentissage du langage par l'enfant, exposé à un *input* ambigu qui motive des réorganisations paramétriques (les *parameter settings*) de la grammaire<sup>7</sup>. En conséquence, les changements sont considérés comme abrupts, c'est-à-dire comme un passage de la grammaire 1 à la grammaire 2, passage qui se produit exclusivement d'une génération à l'autre.

La distinction de base, entre les *principles* universels, appartenant à la *UG*, et les *parameters*, qui peuvent subir des changements au cours de l'apprentissage de la langue, est maintenue dans les versions formalistes plus récentes, notamment dans le programme minimaliste<sup>8</sup>.

Une conséquence importante de l'attention primordiale portée soit sur la structure soit sur les *parameter settings* est que la variation est considérée, de manière presque inévitable, comme du 'bruitage'. Par conséquent, pour ces approches la variation n'est qu'un épiphénomène. Conséquence ultérieure, et plus grave encore : les approches autant structuralistes que formalistes sont difficilement compatibles avec une approche variationnelle.

### 2.3. *Les approches fonctionnelles basées sur l'usage des locuteurs* (« usage based »)

Les linguistes qui portent leur attention sur la communication langagière, sur les fonctions du langage et par conséquent sur l'usage dans un sens plus ou moins large, se distinguent radicalement des structuralistes et des formalistes par le fait qu'ils considèrent la variation comme un trait inhérent au langage. C'est ainsi que Andersen (2017) insiste sur une approche qui étudie l'usage des locuteurs, au lieu de considérer les changements comme des « faits accomplis » :

One aim of an explanatory theory of linguistic change, therefore, should be to reveal the rational structure of the kinds of innovation that occur in changes and the kinds of premisses from which they are derived. A particular advantage of such a theory is that it turns attention away from the level of observation where changes are identified as *faits accomplis* to the finer-grained level of observation where speakers make innovations, create variations with variable conditioning, alter usage, and thereby rationally, though mainly unwittingly, bring about changes in their language.

<sup>7</sup> Voir par exemple Arteaga / Herschensohn (2013, 41) et Mathieu (2013).

<sup>8</sup> Voir à titre d'exemple l'étude diachronique de van Gelderen 2008 et sa présentation très claire de 2010 des principes de base permettant de concevoir le changement dans le discours, causé par des modifications de « features ».

Les différentes approches fonctionnalistes adoptent toutefois des attitudes très divergentes par rapport à la variation. Pour beaucoup de linguistes s'intéressant aux procès de grammaticalisation, la variation est surtout considérée et analysée comme symptôme du changement. C'est ainsi que Hopper & Traugott, dans leur publication fondamentale de 1993, introduisent la notion de *layering*, c'est-à-dire la coexistence de structures anciennes et nouvelles, afin de rendre compte de la variation au cours d'un processus de changement à travers lequel la nouvelle structure finit par remplacer l'ancienne.

Selon d'autres fonctionnalistes, la variation entre formes concurrentielles est intimement liée à la cause et à la diffusion d'un changement linguistique donné, désignée par les termes *actuation* et *embedding* dans la terminologie de Weinreich, Labov & Herzog (1968). Dans cette approche fonctionnaliste, un changement est causé par la réanalyse innovative faite par un locuteur, typiquement confronté à une ambiguïté. Si la réanalyse est reprise par d'autres locuteurs, elle pourra se faire accepter par la communauté linguistique et ainsi produire un changement. Précisons que contrairement à la conception formaliste de la réanalyse (section 2.2), l'approche fonctionnaliste ne limite pas la réanalyse à l'enfant en apprentissage de son langage, mais considère que le langage de tout locuteur se modifie au cours de sa vie<sup>9</sup>. Une théorisation élaborée de la diffusion de changements, désignée par le terme *actualisation*, a été conçue par Henning Andersen (voir par exemple Andersen 2001b-d), dans le but d'expliquer la concurrence entre formes anciennes et nouvelles dans différents contextes, y inclus dans différents niveaux et registres de la langue : ... « all change progresses through synchronic variation » (Andersen 2001d, 225). Cette approche se combine sans problèmes avec les approches variationnelles, comme cela a été fait dans une série d'études par Schøsler et al. (cf. *supra* n. 1).

En conclusion, notre position diffère fondamentalement de celles qui ne n'admettent pas la variation comme vecteur incontournable de changement ou qui, tout simplement, ne la prennent pas en considération puisqu'ils la considèrent comme épiphénomène. Nous sommes convaincus que la variation doit être intégrée dans toute théorisation dédiée au changement linguistique et nous voyons un problème épistémologique majeur dans les approches qui font l'impasse sur elle. Nous sommes conscients que notre position peut paraître radicale, mais l'École des Annales nous a appris qu'il est important de déclarer ses propres points de départ avant de développer un raisonnement plus poussé. Dans cette optique, nous souhaiterions préciser par la suite plus en détail le cadre général dans lequel se placent, selon nous, les axes diasystématiques.

---

<sup>9</sup> Rappelons pour l'anecdote l'étude faite sur la langue de la Reine d'Angleterre, personnage qui incarne la tradition la plus stricte et immuable. L'analyse longitudinale a toutefois révélé que le langage d'Elizabeth II a subi des variations et changements parfaitement comparables à ceux trouvés ailleurs au sein de la communauté des locuteurs britanniques (Dent 2012).

### 3. L'axe diatopique

L'idée initiale de la théorie variationnelle se concentrait sur l'identification et la description de variétés clairement reconnaissables dans l'usage et dans la société : des dialectes et sociolectes ('varieties according to users', Halliday) ou encore des registres caractéristiques pour un choix stylistique, un groupe professionnel ou biologique (Coseriu). Ces variétés étaient perçues et conçues initialement comme des sous-ensembles plus ou moins étanches à l'intérieur d'une architecture (Flydal), d'un diasystème (Weinreich) ou encore d'une langue historique (Coseriu). Flydal parle en ce sens de 'structures de langue' (1951), Coseriu de 'langues fonctionnelles' (1966)<sup>10</sup>. Un dialecte représente alors la dimension ou la variation diatopique ; un sociolecte, la dimension diastratique ; un registre ou style, la variation diaphasique. Ce point de départ garde naturellement toute son importance, mais les axes diasystématiques gagneraient selon nous à être considérés comme des dimensions plus abstraites, desquelles découlent, dans un deuxième temps, les variétés sociologiques ou situationnelles.

Dans notre idée, tout énoncé comporte *en même temps* une dimension diatopique, diastratique *et* diaphasique, s'inscrit dans le continuum entre immédiat et distance, représente une modalité médiale *et* appartient à un genre textuel donné. Autrement dit : *tout* énoncé fait appel à *chacune* des dimensions diasystématiques qui sont ainsi à *tout moment* coprésentes.

Prenons le cas le plus clair, et aussi le plus basique, celui de la diatopie : dans notre optique, il n'existe aucun énoncé qui n'implique pas de dimension diatopique à l'intérieur d'un diasystème donné. Cela vaut de manière évidente pour des énoncés dialectaux ou régionaux. Cela vaut également pour des énoncés oraux de type standard, puisque, pour les langues pluricentriques, ils existe plusieurs variétés standard, généralement avec un prestige différent (standard parisien *vs* standard québécois, cf. Glessgen/Thibault 2005). Mais cela vaut même pour le cas (selon nous tout théorique) d'une langue qui ne connaîtrait aucune variance au niveau du standard oral ou encore pour des énoncés écrits de type standard sans aucun marquage régional. Dans ce dernier cas, la dimension diatopique de l'énoncé correspond précisément à la portée communicative globale du diasystème en question. Il y a là bien une implication dans l'espace, même si l'espace est large. Dans cette optique, il s'agit par conséquent de distinguer les énoncés impliquant un espace réduit de ceux qui impliquent un espace large. Or, la dimension minimale d'un 'lieu habité' (typiquement un village) et la dimension maximale de l' 'intégralité de l'espace communicatif d'une langue' ne représentent pas une opposition binaire, mais les deux pôles d'un continuum multiforme.

Dans la réalité langagière, la variance diatopique est en effet bien plus présente que ce que peuvent en penser les locuteurs (et parfois les linguistes), y compris dans la

<sup>10</sup> Cf. la synthèse du développement terminologique entre Flydal et Coseriu chez Dufter, *ici*, section 1.

variété standard du français, par trop perçue comme invariante depuis que la Révolution française a introduit le dogme d'une langue 'unique et invariable' (Schlieben-Lange 1996, 103 ; cf. Trotter 2006). Les marques diatopiques de type régional (les 'dialectes tertiaires' de Coseriu) sont plus ou moins faibles, mais elles restent perceptibles à l'oral aux niveaux phonétique et phonologique ainsi que lexical. Nous pensons toujours à l'anecdote de notre ami Jean-Paul Chauveau qui – ayant logé pour son dictionnaire de Saint Pierre-et-Miquelon plusieurs semaines dans une pension de famille – prenait chaque jour ses repas avec les autres hôtes, pour la plupart venus, comme lui, de France : au fur et à mesure, il avait réussi à identifier l'origine régionale de l'intégralité de ses compatriotes, grâce aux marques langagières, et cette identification s'est avérée correcte pour tous une fois posée la question de leur origine. À l'écrit, les formes régionales sont également bien plus présentes que ce que croient encore aujourd'hui la grande majorité des francophones, comme cela ressort des grands dictionnaires de régionalismes ou statalismes des vingt dernières années (à l'intérieur de la France DRF 2001 et, de manière exemplaire pour une seule région, l'Alsace, DRAls 2015, puis les dictionnaires nationaux DSR 1997, DictBelg <sup>2</sup>2015, TLFQ 1998 ainsi que la base panfrancophone BDLP <sup>2</sup>2014).

Mais, au-delà de cette variance, qui est naturellement plus développée dans des variétés familières ou populaires, même un énoncé diatopiquement invariant possède d'un point de vue théorique une dimension diatopique. Celle-ci correspond, comme nous l'avons dit, à l'intégralité du territoire où la langue en question est utilisée, mais elle n'est certainement pas absente. Nous avons été fortement sensibilisés à cette question de la portée communicative dans nos travaux sur les *scriptae* médiévales : dans cette configuration historique, le choix entre des formes (grapho-phonétiques, morphologiques et lexicales) à faible portée dans l'espace et des formes à large portée diatopique se pose pour l'auteur ou le scribe de chaque texte et pour toute forme de ce texte. Le continuum diatopique est alors exploité par les protagonistes de l'écrit pour des buts communicatifs et identitaires (cf. Glessgen 2008). Dans le cas très particulier de la chancellerie royale, qui préfigure la variété standard, cette institution fonde son emprise sur l'intégralité du territoire oïlique de la couronne justement sur l'absence de formes régionales marquées dans ses choix scripturaux (cf. Glessgen 2017, Glessgen / Videsott 2017).

Il reste enfin la question de savoir comment il faut nommer les deux pôles du continuum d'un marquage diatopique, celui à dimension ponctuelle et celui à dimension générale. Le plus cohérent serait de terminologiser la 'portée dans l'espace' ('à faible distance' vs 'à grande distance' ou encore 'faible portée' vs 'large portée' dans l'espace). Mais ce sont des terminologies relativement lourdes et, surtout, peu habituelles. Traditionnellement, on parlerait plutôt du degré de marquage d'une diatopie considérée comme prototypique quand elle est caractéristique pour un lieu circonscrit (= le dialecte d'un village). On opposerait alors un marquage 'fort' et 'faible'. Cette terminologie comporte le risque du malentendu de penser qu'un 'faible marquage' n'implique pas de dimension diatopique. Cela vaut également pour l'idée d'un

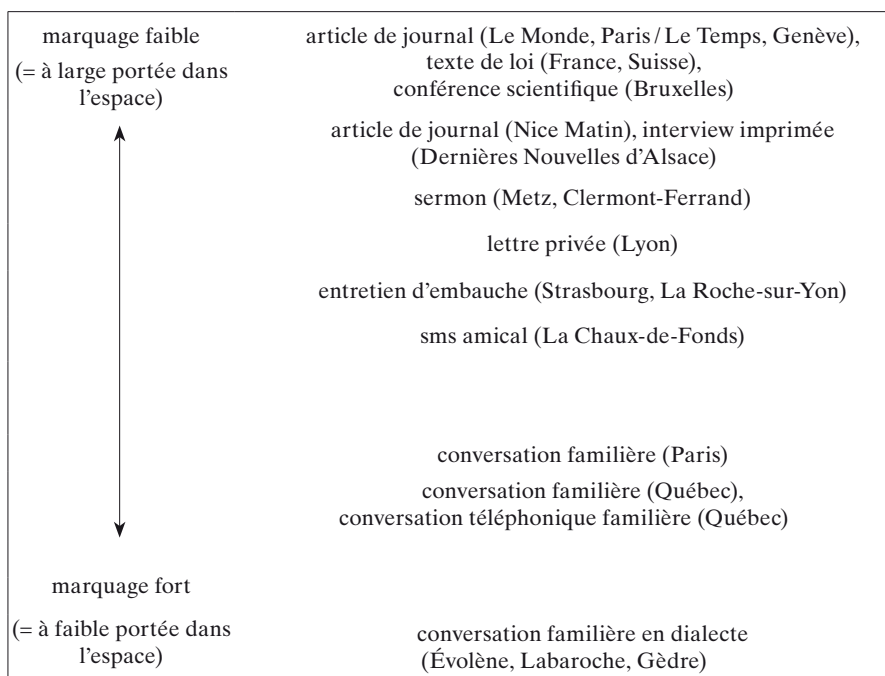
‘marquage diatopique fort’ s’opposant à une forme ‘diatopiquement neutre’ ou ‘neutralisée’. Diachroniquement parlant, l’idée de la neutralisation dans l’espace est bien entendu juste (la variété standard avec la plus large portée dans l’espace représente un ‘compromis’ linguistique entre les variétés dialectales et régionales antérieures). Mais ce concept laisse de nouveau sous-entendre qu’une variété neutre ne comporte pas de dimension diatopique. C’est un peu le problème des marquages zéro qui sont naturellement des marquages, même s’ils le sont par défaut. Dans le cas de la diatopie, la neutralité ou le faible marquage véhicule un message diasystématique très puissant, en évoquant avec une clarté on ne peut plus nette un espace communicatif très vaste, avec tout ce que cela peut impliquer.

Ajoutons que si on l’adopte l’idée que la langue possède des oppositions de nature marqué / non-marqué, les énoncés de type standard se placeraient près du pôle non-marqué, mais ils ne sortiraient évidemment pas de la dimension diatopique. Aucun énoncé ne peut éviter cette catégorie.

Pour des raisons de simplicité, nous retenons ici l’opposition traditionnelle entre un marquage diatopique ‘fort’ et un marquage ‘faible’. Le marquage ‘fort’ correspond toutefois à une *faible* portée dans l’espace, le marquage ‘faible’ à une *large* portée dans l’espace, mais une fois admise l’idée du continuum, le risque d’une mauvaise interprétation nous semble acceptable.

Dans cette logique, et c’est là où réside son apport, l’axe diatopique n’est pas simplement réservé à l’opposition entre ‘dialecte’ et ‘non dialecte’. Un dialecte est une variété avec un marquage diatopique ‘fort’ et avec une faible portée dans l’espace : il comporte beaucoup de formes qui ne sont en usage que dans un espace très limité. Par cette approche, l’axe diatopique gagne une validité nouvelle, plus abstraite. L’axe correspond ainsi à une dimension de marquage diatopique, qui peut être plus ou moins apparent, mais qui est toujours présent.

Pour concrétiser cette approche, nous avons repris les exemples de P. Koch et W. Oesterreicher dans leur illustration du continuum entre immédiat et distance communicative (par ex. 1994, 588). Leur idée a été de regrouper les énoncés par genres textuels, puisque les genres représentent des ‘prototypes’ communicatifs, des abstractions et élaborations d’énoncés récurrents dans l’usage langagier. Ainsi, ils ont placé sur leur continuum une ‘conversation familière’ (« familiäres Gespräch »), un ‘sermon’ (« Predigt ») ou un ‘article de journal’ (« Leitartikel »), selon les cas plus proche du pôle de l’immédiat ou de distance communicative, de part ou d’autre de la modalité phonique ou graphique (cf. *infra* ill. 6). Il est toutefois utile dans notre logique d’attribuer à ces genres textuels une dimension diatopique explicite : une ‘conversation familière’ varie si elle se place dans un village provençal, gascon ou alsacien, à Paris, à Québec ou dans le pays de Vaud ; un ‘sermon’ varie beaucoup moins à l’intérieur de l’espace francophone. La première porte donc un marquage diatopique ‘fort’, le second un marquage diatopique ‘faible’. On peut ainsi placer une série d’énoncés organisés par genres textuels dans la représentation très schématique d’un continuum du français contemporain :



Ill. 1 : Continuum de marquage diatopique (pour la francophonie contemporaine)

#### 4. Les axes diastratique et diaphasique

Les axes diastratique et diaphasique requièrent un raisonnement parallèle à la diatopie. La variation diastratique a été conçue initialement dans la logique de la différenciation langagière entre les groupes sociaux (des 'différences sociologiques dans la communauté', Coseriu <sup>2</sup>1992, 280). Elle suppose par là une société diversifiée et stratifiée. Dans les sociétés de type tribal ou clanique, où les membres d'une tribu – une cinquantaine ou une centaine de personnes – forment une société entière, cette variation n'existe pas ou seulement de manière très réduite. Cela vaut probablement aussi pour une société pleinement rurale et peu mobile, comme elle a été dominante dans la Roumanie aux 6<sup>e</sup>/8<sup>e</sup> siècles<sup>11</sup>. Dans une société moderne, les énoncés connaissent une variabilité considérable en fonction du groupe socio-culturel auquel appartient le locuteur et de son niveau de formation : un paysan, un ouvrier, un arti-

<sup>11</sup> Une société tribale (ou rurale) est diastratiquement homogène et diaphasiquement très peu variée : la variance peut porter sur certains genres textuels – des actes rituels, la magie, les chants et chansons, les récits, contes, mythes et légendes –, et éventuellement sur des différences entre hommes et femmes, adultes et jeunes, des expressions d'intimité ou encore des marques de hiérarchie, une rhétorique de domination ou la gestion des tabous linguistiques.



san, un commerçant, un enseignant, un prêtre ou pasteur, un médecin, un avocat, un universitaire sont assez facilement identifiables par leur manière de parler. En ligne générale, la différenciation liée au niveau socio-culturel est devenue plus importante à l'époque contemporaine que celle liée à la diatopie, alors que la situation pouvait encore se présenter de manière inverse il y a quelques générations (cf. Gadet 2006).

Cette différenciation se superpose, bien entendu, à la variation diaphasique, qui met en exergue la situation communicative. Si L. Flydal avait retenu, à côté de la diatopie et de la diastratie, des choix langagiers 'd'ordre stylistique', E. Coseriu a élargi la portée de sa diaphasie au-delà des registres et niveaux stylistiques à des différenciations liées à des déterminants biologiques (hommes, femmes, jeunes, enfants) et à des groupes professionnels (Coseriu 1992, 280). Par la différenciation sociologique de ces derniers, les interdépendances avec la dimension diastratique sont donc inévitables. Mais il s'agit néanmoins de deux aspects bien distincts : d'un point de vue plus abstrait, la dimension diastratique exploite le prestige linguistique, la dimension diaphasique le degré de spécificité situationnelle ou contextuelle des énoncés.

Il est vrai que, dans la pensée initiale de Flydal et de Coseriu et aussi dans la tradition, la variation diastratique est interprétée comme sociolectale (*variety according to users*, comme la diatopie), la diaphasie comme une option dont les locuteurs peuvent disposer (*varieties according to use*, Halliday 1978). Mais la relativité de cette opposition ressort déjà de la formulation emblématique *one man's dialect is another man's register* tout comme de l'idée de la chaîne variationnelle. Dans les faits, le lien entre l'axe variationnel et l'individu est relativement étroit voire contraint pour la diatopie, moins étroit pour la diastratie et assez lâche, mais pas inexistant pour la diaphasie :

- L'origine géographique d'un locuteur est en effet souvent facile à identifier dans un diasystème donné (cf. *supra* section 3), et les caractéristiques régiolectales ne varient pas facilement à travers la vie ; l'on peut perdre un accent ou encore assimiler les modes expressifs d'une autre région, mais il est difficile de se détacher pleinement de sa variété natale. À ce sujet, Max Mangold, pourtant d'une capacité remarquable à reproduire une quarantaine de langues sans que ses interlocuteurs puissent se rendre compte qu'il n'était pas un *native speaker*, a toujours défendu l'idée que l'on peut apprendre parfaitement une langue standard étrangère, mais jamais un dialecte : tout locuteur ne peut disposer que d'un seul dialecte avec une compétence de langue maternelle<sup>12</sup>. Ajoutons que M. Mangold, originaire de Pratteln près de Bâle, était bien familiarisé

<sup>12</sup> Il existe une anecdote très significative à ce sujet : le lecteur de roumain de Sarrebruck, M. Nagatchevsky fut présenté un jour dans les années 1960 à Max Mangold qui en profita pour parler quelques longues minutes dans cette langue qu'il chérissait particulièrement. Ensuite, le linguiste roumain rapporta au collègue qui les avait présentés, D. Hauck : « C'est curieux : normalement, j'arrive toujours à identifier l'origine de mes compatriotes. Mais pour ce monsieur, je ne saurais vraiment pas dire de quelle partie de notre pays il vient. » Nous l'avons dit : la diatopie est contrainte – Max Mangold était donc sans doute le seul locuteur d'un standard roumain intégralement délocalisé.

avec la diversification dialectale, très développée en Suisse et doublée d'une forte auto-conscience.

Le seul paramètre facilement variable pour l'individu, c'est le *degré* de marquage diatopique. Un dialectophone qui apprend à l'école – aidé, par exemple, par le théâtre scolaire – la variété standard de sa propre langue est en mesure de moduler son expression à travers le continuum diatopique : de son dialecte natal à travers des formes plus ou moins dédialectalisées, puis des formes régionales de la langue standard jusqu'à une variété fortement neutralisée. Nous verrons par un exemple historique (cf. *infra* section 5) que cette capacité peut facilement être exploitée à des fins stylistiques ou diastratiques.

Enfin, à l'écrit, il est naturellement possible d'imiter des variétés diatopiques très diverses, phénomène exploité par de nombreux auteurs, par des scribes du passé ou encore par de nombreux linguistes qui se sont amusés à rédiger des textes dans des variétés romanes vivantes ou même mortes. Mais à l'oral, et sans se livrer à des imitations de type théâtral, les individus ne se détachent pas facilement de leur origine géolinguistique.

- Les éléments diastratiquement pertinents dans l'expression d'un locuteur évoluent également en fonction du niveau d'éducation et aussi suite à des changements dans l'environnement socio-culturel. Comme il a déjà été constaté lors de la théorisation initiale de la variation, plus le niveau d'éducation est élevé, plus on dispose de 'niveaux' diastratiques, et moins le niveau est élevé, moins on en possède (cf. aussi Gadet 2006). La grande différence avec la diatopie est qu'il est relativement facile d'imiter un parler sociolectal qui diverge d'une variété maternelle de langue, autant en montant qu'en descendant dans l'échelle du prestige. Il est évident que la compétence langagière individuelle et la capacité d'adaptation et d'imitation interviennent très nettement, mais ce choix est malgré tout plus aisé que l'apprentissage d'une variété dialectale étrangère.
- La variation diaphasique, enfin, implique bien évidemment une grande liberté de choix. Toutefois, il est difficile pour un paysan ou un universitaire de cacher son appartenance à son groupe socio-culturel, au-delà de la dimension du simple prestige social. Un médecin, un avocat, un cadre d'entreprise et un universitaire se distinguent tout autant par leurs choix langagiers qu'un paysan, un ouvrier ou un artisan. Quant aux registres, leur liberté de choix est semblable à celle entre différents niveaux diastratiques et elle suppose une formation très spécifique. Enfin, les paramètres biologiques, placés par Coseriu dans la diaphasie, ne sont aucunement soumis à un choix personnel.

La distinction entre sociolectes et variétés à libre choix est donc relative et représentée, là encore, plutôt les deux pôles extrêmes d'un continuum qu'une opposition binaire. L'on peut simplement retenir que la liberté de choix est moindre pour la diatopie que pour la diastratie et qu'elle est plus développée pour la diaphasie.

Une fois abandonnée une interprétation essentiellement sociolectale de la dias-  
tratie, il est possible de se concentrer sur l'action du prestige linguistique, qui est le  
paramètre déterminant pour cet axe. Les différentes théorisations distinguent bien en  
dias-  
tratie des variétés de prestige élevé ('suprastandard' et 'standard' ou 'acrolecte' ou  
'*high variety*' / HV / 'variété haute' / 'variété H') et des variétés de faible prestige ('non  
standard', 'basilecte', '*low variety*' / LV / 'variété basse' / 'variété B')<sup>13</sup>. Si notre expé-  
rience quotidienne nous confirme sans mal l'existence de variétés de prestiges linguis-  
tiques différents et une forte conscience de ces différences par les locuteurs, il s'agit  
là d'une donnée bien plus complexe et contradictoire que ce qu'il ne semble. Dans  
sa genèse, le prestige linguistique est en effet lié au prestige des différents groupes  
sociaux, au-delà de tout élément langagier : une variété dispose d'un prestige élevé  
si elle est utilisée par des personnes reconnues comme importantes dans la société  
et vice-versa. Mais l'identité entre les groupes sociaux et les variétés est tout sauf  
univoque. La germanistique allemande cite dans ce contexte facilement l'exemple de  
Helmut Kohl, pendant dix-sept ans chancelier et un des hommes les plus puissants  
de l'Occident, mais dont la prosodie et l'énonciation sont toujours restées celles d'un  
homme simple. À l'inverse, des personnes d'un statut social peu élevé peuvent avoir,  
par formation et / ou par souhait un bon niveau de langue.

Malgré ces décalages, il existe, de manière macroscopique et initiale, une cor-  
rélation étroite entre le prestige linguistique et le prestige social – et ce dernier est  
déterminant pour le premier. L'identification des usages langagiers concrets, chargés  
de prestige élevé ou faible, n'est possible que par déduction et dans la logique d'une  
spirale, très caractéristique pour la linguistique variationnelle comme notre regretté  
ami Peter Koch aimait à le rappeler : on identifie (par intuition) un groupe social, on  
décrit un certain nombre de traits langagiers qui lui sont propres, puis on prend appui  
sur ces traits et essaie d'identifier à l'intérieur de quels groupes sociaux ils sont en  
usage et avec quelle fréquence, puis on précise les traits et les groupes et ainsi de suite.  
Chaque mouvement de la spirale augmente et précise nos connaissances et, à la fin, on  
dispose d'une vision cohérente et globale des valeurs de prestige liées aux différentes  
variables langagières. Dans l'usage langagier, ce continuum de prestige est ensuite  
suffisamment bien établi pour admettre des décalages voire des contradictions avec le  
prestige des différents groupes sociaux.

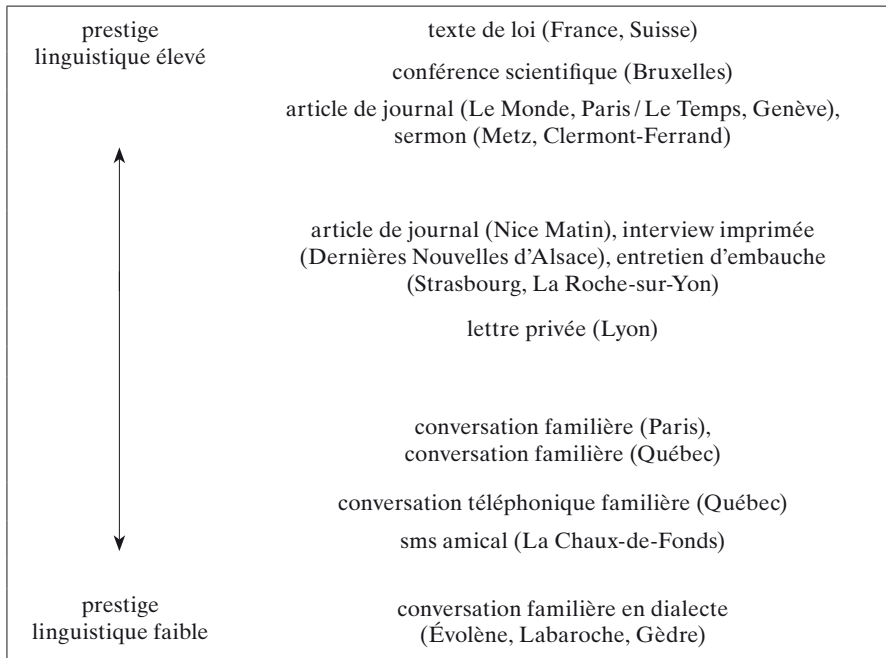
La question est naturellement complexe, comme tout en linguistique variation-  
nelle : il faut ainsi prendre en considération le fait que la vitesse d'évolution du pres-  
tige socio-culturel et celle du prestige linguistique ne sont nullement identiques. Des  
formes à prestige linguistique élevé ou faible peuvent garder une validité qui dépasse  
la portée du prestige des groupes sociaux dans le temps, voire même l'existence de  
certains groupes socio-culturels. D'autre part, il y a des effets de mode paradoxaux

<sup>13</sup> La terminologie HV vs LV a été proposée par Charles A. Ferguson (1959) pour distinguer  
l'arabe classique moderne (HV) et l'arabe dialectal (LV); la terminologie 'acrolecte' –  
'mésolecte' – 'basilecte' est introduite par Derek Bickerton (1975) pour des situations pluri-  
glossiques impliquant des langues créoles.

qui sont facilement observables dans notre monde très médiatisé : une fois des traits d'une variété de prestige acceptés par des personnes extérieures au groupe prestigieux duquel ils émanent, ce groupe peut adopter de nouveaux traits linguistiques afin de se démarquer nouvellement par rapport aux autres. Cela provoque de nouvelles adaptations par ceux qui imitent le parler du groupe prestigieux, et ainsi de suite. Le phénomène, encore plus marqué dans la mode vestimentaire, a été terminologisé par Maegaard *et al.* (2013) comme 'accommodation à une cible mouvante'.

Il est par conséquent possible, utile et cohérent de considérer l'axe diastratique comme un continuum reflétant la variation liée au paramètre abstrait du prestige linguistique, tout comme l'axe diatopique reflète la variation liée au paramètre de l'espace et de la portée communicative.

En reprenant l'idée de Koch et Oesterreicher d'une catégorisation des énoncés sur les axes variationnels d'après leur genres, les exemples traités auparavant pourraient se distribuer de la manière suivante sur l'axe diastratique :



III. 2 : Continuum de prestige linguistique (pour la francophonie contemporaine)

Il est immédiatement perceptible – et parfaitement attendu – qu'une faible portée dans l'espace est plutôt corrélée avec un faible prestige linguistique, une large portée dans l'espace avec un prestige linguistique élevé (cf. aussi *infra* section 5). Mais au

départ, l'exploitation des deux continuums diatopique et diastratique par les différents énoncés est loin d'être identique.

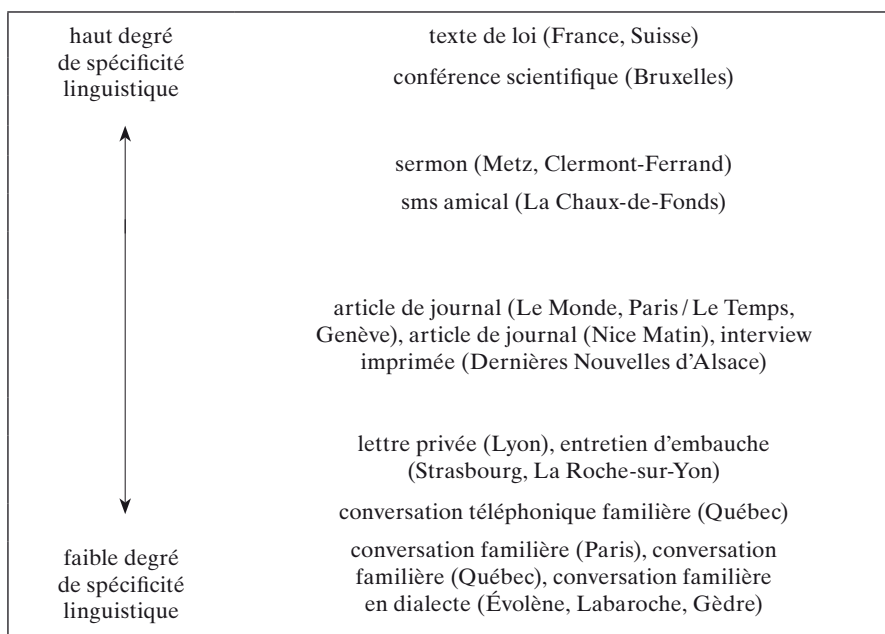
Par ailleurs, la dimension sociolectale reste présente dans ce tableau (on retient les juristes, les scientifiques, les journalistes, les employés ou encore les paysans), mais elle est coprésente avec d'autres manifestations de prestige linguistique qui ne peuvent pas se réduire à la simple variation diaphasique. Une conversation familière ou un entretien d'embauche comportent bien entendu une dimension contextuelle forte, mais ils actualisent aussi un prestige linguistique bien défini et définissable qui ne peut être rendu que dans la logique que nous avons retenue ici.

Enfin, pour la diaphasie, la structuration est plus épineuse puisque la tradition variationniste a placé des paramètres très divers dans cet axe : le genre biologique, l'âge, la profession, la situation et le registre stylistique. L'élément commun que nous avons retenu pour notre structuration est le lien d'un énoncé à son contexte, son degré de contextualisation. En d'autres termes : la mesure dans laquelle un énoncé comporte des éléments qui sont spécifiques pour la situation énonciative dans laquelle il se place. Le paramètre abstrait de la spécificité contextuelle permet d'introduire un terme de comparaison qui dépasse le simple prestige linguistique. Un article dans *l'Équipe* ne peut pas réclamer le même prestige qu'un article dans *Le Monde*, mais sa spécificité contextuelle est plus marquée. Un sermon comporte, certes, un nombre donné d'éléments de structure très caractéristique, mais par la nature de la situation communicative, il ne possède pas un nombre infini de marques lexicales ou syntaxiques qui s'éloignent des échanges quotidiens.

Il est évident que *tout* énoncé comporte des marques de sa contextualisation (de la même manière que tout énoncé comporte des marques diatopiques). Mais l'on peut retenir comme non marquées toutes les formes (lexicales et syntaxiques) qui peuvent intervenir dans un maximum de contextes. Dans ce sens, les conversations familières sont particulièrement neutres puisqu'elles comportent essentiellement des mots à très haute fréquence, bien distribués à travers les genres textuels, et elles font surtout appel à la phrase simple. Rappelons que le linguiste danois Hjelmslev, se référant d'ailleurs au philosophe Søren Kierkegaard, a défini le langage de tous les jours comme le langage vers lequel tous les niveaux de langage se laissent traduire, alors que l'inverse n'est pas vrai (Hjelmslev 1963, 101)<sup>14</sup>.

Le continuum diaphasique se développe donc, dans notre idée, entre un pôle de haute spécificité voire un haut degré de contextualisation linguistiques et un pôle de faible spécificité linguistique. Les énoncés retenus auparavant pourraient ainsi se distribuer de la manière suivante :

<sup>14</sup> De manière plus discutable, Hjelmslev ajoute que toute forme de communication (les formules chimiques ou mathématiques, la musique, les jeux d'échecs etc.) permet une traduction en langage de tous les jours.



III. 3: Continuum du degré de spécificité linguistique (pour la francophonie contemporaine)

Pour bien déterminer le degré de spécificité, il faut naturellement préciser les choses : une lettre d'amour sera plus spécifique qu'une lettre amicale, un entretien d'embauche en marketing ou en comptabilité plus spécifique que celui pour la gestion d'un groupe d'immeubles. Mais ce sont surtout les langages spécialisés ou encore les registres stylistiques – absents de notre tableau – qui se placent clairement vers le pôle extrême de haute spécificité linguistique, les premiers devenant souvent incompréhensibles pour des non-initiés. C'est, comme les dialectes, un des rares cas où l'intercompréhension à l'intérieur du diasystème est rompue. Notre interprétation reste donc proche de l'idée initiale d'un axe diaphasique, mais elle remplace l'opposition binaire (X est diaphasique – Y n'est pas diaphasique) par un continuum gradé, où tout énoncé comporte une dimension diaphasique, qui est simplement plus ou moins exploitée.

## 5. La diatopie entre diachronie et diastratie

Nous avons affirmé plus haut deux observations fondamentales :

- (1) qu'un changement présuppose une variation synchronique entre l'ancienne et la nouvelle variante (cf. *supra* section 2), et
- (2) qu'il n'existe aucun énoncé qui n'implique pas de dimension diatopique à l'intérieur du diasystème en question (cf. *supra* section 3).

Cela implique, bien entendu, que non seulement tout énoncé, mais aussi toute variation s'inscrit à la fois sur l'axe diachronique *et* sur l'axe diatopique. Nous souhaiterions préciser par la suite tout d'abord la nature de l'interaction entre ces deux axes, qui sont les plus essentiels dans la réalité langagière, puis les effets de la diastrie, eux aussi inséparables de la diatopie. Commençons par la diachronie en évoquant un premier cas illustratif, assez simple :

Il est possible d'examiner l'action de la seule diachronie en composant un corpus constitué de textes comparables, c'est-à-dire du même genre textuel, rédigés dans une même variété diatopique et à l'intention du même public. C'est le cas des *Miracles par Personnages*, ensemble exceptionnel de quarante miracles composés et joués à Paris au cours du 14<sup>e</sup> siècle (MirNDPers1-40P). Rédigé année par année entre 1339 et 1382, ce recueil conserve, dans l'ordre de leur représentation, les pièces jouées annuellement par la Confrérie parisienne de Notre-Dame de l'Annonciation. Ce corpus exceptionnel – dont la seule faille est de nous être transmis par un manuscrit unique de la fin du 14<sup>e</sup> siècle – a été examiné pour suivre la disparition progressive de la déclinaison bicasuelle de l'ancien français<sup>15</sup> :

Fig. 4: Pourcentages des formes "correctes" au sg.

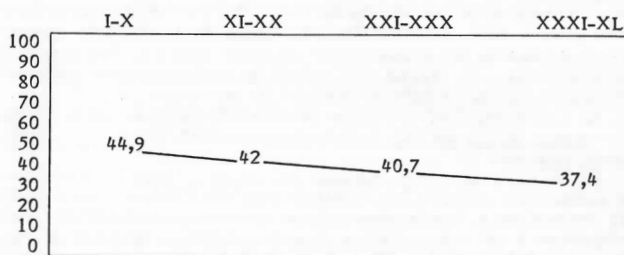
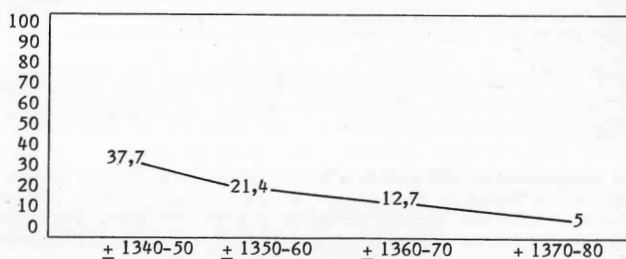


Fig. 5: Pourcentages des formes "correctes" au pl.



III. 4 : Désintégration de la flexion bicasuelle à l'écrit au 14<sup>e</sup> siècle  
(d'après Schøsler 1984, 246)

<sup>15</sup> Les deux figures présentent la progression de la perte de la déclinaison dans le processus d'actualisation (dans le sens d'Andersen 2001b-d) du changement à l'écrit.

Même à travers le truchement du manuscrit tardif, la disparition avance de façon constante, toutefois avec un écart intéressant entre le pluriel et le singulier, car la déclinaison disparaît plus tôt dans les formes nominales du pluriel que dans les formes du singulier<sup>16</sup>.

Le second cas illustratif, plus complexe, montre en effet l'interdépendance entre diachronie et diatopie. Le changement étudié concerne la forme de la négation en français, phénomène bien étudié par un grand nombre de chercheurs qui ont désiré déterminer les facteurs déterminants pour ce changement : extra-linguistiques, intra-linguistiques ou les deux confondus. Le point de départ a été formulé par Otto Jespersen, d'où la dénomination du 'cycle de Jespersen' ; selon lui il y a l'évolution suivante (les éléments entre parenthèses sont optionnels) :

le latin *non dico* > très ancien français (je) *ne dis* > ancien et moyen français (je) *ne dis (pas/mie/point* etc.) > français moderne standard/à prestige élevé *je ne dis pas* > français moderne à prestige faible *je dis pas*.

L'usage de la négation a été étudié entre autre par Glanville Price (1962), dont l'étude de Froissart est particulièrement éclairante. Dans la *Chronique* de ce dernier, commencée vers 1379-1381 et dont le ms date du 15<sup>e</sup> siècle, Froissart reprend la *Chronique* de Jean le Bel, en l'intégrant dans son propre texte (Price 1962, 20-21). Les deux auteurs sont d'origine picarde et le picard a tendance à préférer la particule de négation *mie* à *pas* ou *point*. Les livres de Froissart permettent une étude diachronique dans la mesure où l'usage varie de façon significative depuis le premier volume de sa *Chronique*, comme l'a montré Price (1962). Il constate que Froissart se sert de *pas* dans son premier volume aussi souvent que de *mie(s)*, avec néanmoins un écart significatif entre l'usage dans le discours par rapport à la narration. Dans le second volume, *pas* est plus fréquent que *mie(s)*, et dans le troisième, *mie(s)* a presque disparu. En d'autres termes, grâce à l'étude d'un seul auteur, d'un même genre textuel (le récit historique), d'une même *scripta*, picarde, et d'un seul texte qui s'adressait sans aucun doute à un même public, nous sommes en mesure de suivre le changement diachronique des particules de négation, qui consiste en fait en une progression d'une forme dialectale francienne (*pas*), qui se répand aux dépens de la forme dialectale originelle de Picardie (*mie*). Le changement diachronique équivaut ici à l'extension d'une variante donnée en diatopie. Ce cas nous fait donc comprendre à quel point les facteurs temps et espace sont liés.

<sup>16</sup> La désintégration de la flexion bicasuelle en français médiéval a été étudiée plus récemment en détail dans une optique de linguistique variationnelle par Völker (2003, 169-192), puis par Grübl (2015), tous les deux en se basant sur des textes documentaires originaux. Il en ressort notamment que l'opposition casuelle a vraisemblablement perdu sa fonctionnalité à l'oral dès le 13<sup>e</sup> siècle et que sa présence dans les textes à cette époque et encore au 14<sup>e</sup> siècle est un fait de tradition scripturale. La présence et l'affaiblissement de la flexion bicasuelle peuvent ainsi servir comme paramètres pour la définition des *scriptae* régionales et pour l'identification de leurs attitudes variables et influences réciproques, mais non pas dans la logique d'un changement diatopique à l'oral.



Mais si la forme francienne s'impose aux dépens de la forme picarde, il y a encore un autre phénomène qui entre en jeu, à savoir le statut de la forme diatopique, en d'autres termes, la diastratie. Il faut comprendre qu'au cours des 14<sup>e</sup>/15<sup>e</sup> siècles, le prestige du picard est en baisse par rapport au francien (cf. Grübl 2013, 2014, Glessgen 2017), ce qui explique pourquoi la variante francienne *pas* a pu remplacer la forme picarde *mie*. Cette constatation nous amène à nous interroger sur le statut des variétés diatopiques et sur les effets de dimension diastratique dans la diatopie.

Comme nous l'avons vu auparavant (cf. *supra* section 4), l'idée traditionnelle selon laquelle la diatopie est un facteur appartenant au niveau de l'usager, c'est-à-dire en principe un trait inhérent au locuteur doit être nuancée. La prise en considération de la dimension diachronique rend cette question encore plus complexe puisque les vues sur la diatopie par les locuteurs évoluent. Un premier stade apparaît au Moyen Âge où nous rencontrons des témoignages plus ou moins directs sur le prestige des différentes variétés diatopiques<sup>17</sup>. Citons seulement le cas de telle religieuse traduisant l'original latin de la *Vie d'Édouard le Confesseur* en anglo-normand au 12<sup>e</sup> siècle, qui s'excuse de son incapacité à respecter les règles de la déclinaison :

Si joe l'ordre des cases ne gart  
 Ne ne juigne part à sa part  
 Certes n'en dei estre reprise  
 Ke nel puis faire en nule guise.  
 Qu'en latin est nominatif  
 Ço frai romanz acusatif.  
Un faus franceis sai d'Angleterre  
 Ke ne l'alai ailurs quere.  
 Mais vus ku ailurs apris l'avez  
 La u mestier iert, l'amandez.

Le Prologue de la *Vie d'Édouard le Confesseur*, traduction en anglo-normand du 12<sup>e</sup> siècle d'un texte latin (vers 1-10), cité d'après Schøsler (1984, 171).

Selon cette traductrice à la conscience linguistique aiguisée, elle écrit donc un mauvais français d'Angleterre. Nous trouvons la contrepartie auprès de Guernes de Pont-Sainte-Maxence, qui rédige son texte également en Angleterre et à la même époque – et qui se vante de l'excellence de son français, dû au fait qu'il est né sur le Continent :

<sup>17</sup> Ces différents témoignages métalinguistiques ont été traités très fréquemment, sachant que se pose toujours le problème de la polysémie de *France* qui peut indiquer l'Île-de-France ou – plus habituellement – le Continent en opposition à l'Angleterre. Cf. par ex. Buridant (2000, § 3, « Le statut linguistique de l'ancien français » [élargi dans Buridant 2019] ou, plus récemment, Lusignan (2012, 84-87) et la mise au point concernant l'emblématique lettre de rémission de 1388 (Glessgen 2017, 353-354), qui laisse entrevoir qu'« il était encore possible à un Picard de ridiculiser (à Paris) un Parisien en imitant le langage de celui-ci. Lebsanft en tire la conclusion qu'à ce stade, il n'existait pas encore dans le petit peuple de koïné parisienne orale considérée par les non-Parisiens comme une variété non-marquée et exemplaire. » (Ernst 2015, 80).

Ainc mais si bons romanz ne fu faiz ne trovez.  
 A Cantorbire fu e faiz e amendez;  
 N'i ad mis un sul mot qui ne seit veritez.  
 Li vers est d'une rime en cinc clauses cuplez.  
Mis langages est bons, car en France fui nez.

Guernes de Pont-Sainte-Maxence : *Vie de S. Thomas Becket*, 12<sup>e</sup> siècle  
 (v. 6161-5)

Ainsi, au Moyen Âge (1) le dialecte était considéré comme un trait lié étroitement à l'identité du locuteur et (2) il existait bien une hiérarchie entre les variétés diatopiques.

Faisons rapidement un saut jusqu'à l'époque dite 'classique'. Aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, les Grammairiens et Remarqueurs entreprennent le grand travail de description et codification de la langue dans l'intention de la rendre prestigieuse ('claire' et 'logique'), en l'alignant sur l'usage de la Cour, des bons auteurs et des gens savants. La *Préface* de Vaugelas, reste emblématique : Le bon usage – est « la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des Auteurs du temps. »

À cette époque, les variétés diatopiques perdent intégralement le prestige qu'elles pouvaient avoir au Moyen Âge. Le jugement porté sur les dialectes est dépréciatif et le qualificatif 'dialectal' équivaut dorénavant à un usage arriéré et à éviter. Mais si 'dialectal' veut dire 'démodé', il s'agit là d'une réinterprétation de la notion diatopique, qui n'est plus conçue comme une variation selon l'usager, mais interprétée dans un sens qui appartient à la variation selon l'usage. L'usage du dialecte, au lieu d'être un trait inhérent, devient un choix du locuteur.

Dans une telle configuration, le locuteur peut décider de se défaire de son dialecte, mais aussi, au contraire, de le revendiquer comme un trait constitutif de son identité. Regardons de près ces deux options : dans une situation de forte standardisation de la langue, comme c'est le cas du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle c'est la première attitude qui domine, renforcée encore par la scolarisation publique obligatoire, et ultérieurement suite à l'apparition des médias électroniques (Le Dû 2000). L'usage dialectal est alors interprété comme un niveau bas en termes de diastratie. L'usage du parler standard équivaut à un niveau de prestige élevé qui devient ainsi un moyen de progression sociale.

Il existe pourtant une attitude toute différente – et historiquement plus récente –, qui est celle de la revendication d'une identité locale à l'aide de la préservation explicite de traits dialectaux. Cette attitude a été mise en lumière d'abord par William Labov dans son étude sur les parlers à Martha's Vineyard (1962). Des recherches portant sur des traits dialectaux du sud de la France, plus précisément sur la prononciation du schwa [ə], vont dans le même sens (cf. Armstrong/Unsworth 1999). Les deux auteurs ont démontré que la présence de ce trait dialectal est non seulement corrélée au sexe (présence plus forte chez les hommes que chez les femmes), mais aussi au degré de sentiment d'appartenance locale des locuteurs. Ainsi, comme l'atti-

tude contraire (le rejet du dialecte au profit du langage standard), la revendication identitaire d'un parler local devient un choix fait par le locuteur.

Les quelques exemples donnés peuvent facilement être multipliés : ils suffisent toutefois à confirmer l'idée que le marquage diatopique peut évoluer d'une variation selon l'usager vers une variation selon l'usage. Ils montrent également que les effets de la chaîne variationnelle entre diatopie et diastratie peuvent être de nature variable et que l'action de la diatopie n'a rien de 'mécanique'.

Si en effet l'appartenance à un lieu spécifique, caractérisé par un parler spécifique reste le sens définitoire originel du terme de la diatopie, il s'agit là non pas d'une dimension géographique ou spatiale ('space', chez Cresswell 2004), mais bien d'une entité linguistique à part entière. La diatopie ('place', *id.*) est par conséquent soumise aux effets de la conscience linguistique, de l'interprétation par les locuteurs et des constructions identitaires :

Space [...] has been seen in distinction to place as a realm without meaning – as a 'fact of life' which, like time, produces the basic coordinates for human life. When humans invest meaning in a portion of space and then become attached to it in some way (naming is one such way) it becomes a place. (Cresswell 2004, 20)

Des recherches récentes en sociolinguistique s'orientent dans cette logique vers la réinterprétation des traits dialectaux comme une construction sociale à but identitaire, comme entre autres Juillard (2016, 97), qui définit comme suit le terme *espace sociolinguistique* :

J'entends par 'espace sociolinguistique' une notion qui, d'une part, tient compte tout à la fois des lieux géographiques et/ou socio-symboliques, des situations de communication, des réseaux, des activités et des types de relations interpersonnelles, ainsi que des variétés, langues ou usages, et traits disponibles comme ressources, et les relie dans une non-dualité, et qui d'autre part, implique toujours qu'un espace donné soit relié à d'autres espaces sociolinguistiques, proches ou distants, potentiels, latents ou manifestés. (cf. Juillard, 2012)

Une des causes présentées pour expliquer cette complexification dans les effets sociologiques de la diatopie est la grande mobilité du monde moderne, se répercutant dans l'inquiétude ressentie par certains locuteurs entre le global et le local (cf. Auer / Lameli 2010, XI). Mais la dimension interprétative, métalinguistique et identitaire – en bref, linguistique – de la diatopie a toujours été intrinsèque à celle-ci et elle se manifeste déjà tout autant dans les propos cités plus haut provenant du 12<sup>e</sup> siècle.

Nous pouvons donc retenir que si l'espace reste une dimension diasystématique robuste, l'axe diatopique est une entité non pas seulement géographique mais en même temps linguistique, ce qui assoit son interaction avec les autres axes – la diastratie et la diaphasie. Nous pouvons également retenir que la diatopie est inséparable de la diachronie, même si celle-ci s'inscrit *a priori* dans une logique radicalement différente (la temporalité est unidirectionnelle).

La diachronie s'inscrit ainsi, elle aussi, dans la chaîne variationnelle, dans le sens où des variantes évolutives peuvent se répercuter dans la diatopie, tout comme la

diatopie peut se répercuter dans la diastratie. Simplement, si nos exemples montrent que l'interaction entre diatopie et diastratie est moins simple que ce que l'on a pu dire (sans parler de celle entre diastratie et diaphasie), ici, la chaîne est véritablement unidirectionnelle de la diachronie vers la diatopie, puisque le temps est irréversible.

## 6. Les axes et dimensions variationnels dans leur coprésence

Revenons à l'action des axes variationnels dans la synchronie : nous avons voulu montrer que les trois axes diatopique, diastratique et diaphasique sont interprétables comme trois continuums qui répondent à trois paramètres : l'espace (fortement ou faiblement marqué), le prestige linguistique (élevé ou faible) et la spécificité contextuelle (haute ou faible). Par cette vue, l'on exploite pleinement le caractère abstrait de ces trois paramètres, en le rendant fonctionnel pour la description et l'interprétation linguistiques. Par ailleurs, on renonce ainsi aux oppositions binaires anciennes (ici un dialecte, là un sociolecte, là encore une variété diaphasique), en explicitant le rôle que l'espace, le prestige et le contexte jouent pour chaque énoncé individuel.

Les trois axes fonctionnent ainsi de manière parallèle, se complétant, et tout énoncé se place, sans aucune exception, sur chacun des trois axes. Si l'idée de la chaîne variationnelle reste utile – et peut éventuellement même être élargie en y intégrant la diachronie –, la représentation des trois axes sous forme d'une pyramide (Coseriu) ou de trois rectangles superposés (Koch/Oesterreicher, cf. *supra* 2.1 (3)) met en avant de manière excessive l'exploitation d'une dimension par une autre<sup>18</sup>. Nous avons pu voir par les différents exemples des sections 3 à 5 que chaque dimension fonctionne aussi dans une logique propre et avec un dynamisme particulier. Nous avons également souligné certaines différences dans le statut des trois axes (notamment le caractère particulièrement robuste de l'axe diatopique et sa relation privilégiée avec la diachronie ou encore l'étroitesse des interactions entre les axes diastratique et diaphasique). Cela n'empêche aucunement les interactions, mais il nous semble plus adéquat de les considérer sous une représentation parallèle que sous une représentation hiérarchisée.

Nous proposons dans cette optique la représentation suivante des énoncés retenus auparavant concernant le français contemporain (nous avons introduit pour chacun des genres une lettre, en suivant la siglaison de Koch et Oesterreicher [cf. *infra*] et en la spécifiant, le cas échéant, par des chiffres)<sup>19</sup> :

<sup>18</sup> Cf. aussi la critique d'A. Dufter qui s'interroge notamment sur la visualisation du modèle, *ici*, section 1.

<sup>19</sup> Cf. notre proposition initiale Glessgen (2005, 213), adaptée dans Glessgen (2012, 126) ; le schéma nouveau précise ultérieurement les différents types d'énoncés et inverse les deux pôles de l'axe diatopique, puisque un marquage diatopique *faible* est corrélé avec un prestige *élevé*, un marquage diatopique *fort* avec un prestige *faible* (cf. notre commentaire à l'ill. 2).

<i>axe diatopique</i>	<i>axe diastratique</i>	<i>axe diaphasique</i>
<i>marquage faible (large portée dans l'espace)</i>	<i>prestige linguistique élevé</i>	<i>haut degré de spécificité</i>
g h-1 i	i	i
e h-2	g	g
f	f h-1	
c-1		
d		
c-2	d e h-2	f
b-1	c-1	c-2
a b-2	b-1 b-2	e h [h-1 h-2]
	a	c-1 d
	c-2	a
b-3	b-3	b [b-1 b-2 b-3]
<i>marquage fort (faible portée dans l'espace)</i>	<i>prestige linguistique faible</i>	<i>faible degré de spécificité</i>

<i>sigle</i>	<i>phonique</i>	<i>graphique</i>
a	conversation téléphonique familière (Québec)	
b-1	conversation familière (Paris)	
b-2	conversation familière (Québec)	
b-3	conversation familière en dialecte (Évolène, Labaroche, Gèdre)	
c-1		lettre privée (Lyon)
c-2		sms amical (La Chaux-de-Fonds)
d	entretien d'embauche (Strasbourg, La Roche-sur-Yon)	
e		interview imprimée (DNA)
f	sermon (Metz, Clermont-Ferrand)	
g	conférence scientifique (Bruxelles)	
h-1		article de journal (Le Monde, Paris / Le Temps, Genève)
h-2		article de journal (Nice Matin)
i		texte de loi (France, Suisse)

Ill. 5 : Les trois axes diasystématiques illustrés par la francophonie contemporaine

La comparaison directe des trois axes fait apparaître autant les parallélismes que les différences entre eux. Ainsi, les textes de loi et les conversations familières en dialecte forment dans les trois axes les deux pôles extrêmes, les premiers avec la plus large portée dans l'espace, le prestige linguistique le plus élevé et le plus haut degré de spécificité, au moins parmi les exemples retenus ; les derniers avec la plus faible portée dans l'espace ainsi que le plus faible prestige et degré de spécificité. En revanche, un article de journal peut avoir un degré de spécificité relativement faible (selon la thématique traitée), mais il a néanmoins un faible marquage diatopique, puis un prestige variable (selon la qualité du journal).

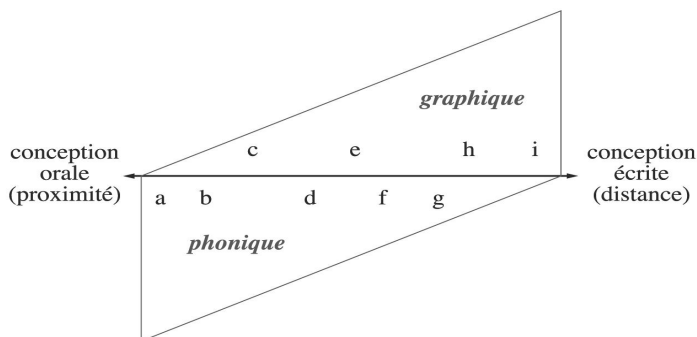
La discussion détaillée des cas concrets nous entraînerait trop loin. Nous avons voulu montrer que les trois axes gagnent à être pris en considération pour chaque énoncé donné et sur un pied d'égalité. D'un point de vue empirique, cela fait mieux ressortir les interactions entre les différents axes, tout en montrant autant les parallélismes que les contrastes. D'un point de vue théorique, cette égalité nous semble avoir un fondement ontologique (cf. *infra* section 8).

Notre interprétation reste par ailleurs en cohérence avec la tradition variationniste : un dialecte est, bien entendu, une variété de type sociolectal (= un groupe de locuteurs), avec un fort marquage diatopique (= faible portée dans l'espace), un sociolecte est également une variété de type sociolectal (= un groupe de locuteurs), caractérisé par un prestige linguistique bien défini (qui peut toutefois être faible, mais aussi fort, si l'on accepte que, par exemple, des universitaires participent à un sociolecte) ; enfin, un style ou registre est une variété avec un fort marquage diaphasique (tout en ayant un prestige linguistique et un marquage diatopique variables). Mais le fait de se servir d'un dialecte, d'un sociolecte ou d'un registre devient dans cette optique secondaire, alors que les axes, qui mettent en exergue des principes abstraits, sont primaires.

La mise en parallèle des trois axes permet d'appréhender ensuite le continuum entre immédiat et distance communicative (*Nähesprache*, *Distanzsprache*). Comme Koch et Oesterreicher l'ont montré à maintes reprises, toutes les situations communicatives et donc tous les énoncés se placent entre les deux pôles de l'immédiat (la 'conception orale') et la distance (la 'conception écrite') et tous les énoncés répondent à l'opposition binaire entre code phonique et code graphique. Le parallélogramme développé par Koch/Oesterreicher met en relief, par la concentration des énoncés, les affinités entre les modalités orale et écrite et les deux formes de conception. Les énoncés, quant à eux, sont structurés dans cette représentation selon les genres textuels, conception que nous avons faite nôtre dans la représentation des axes. L'ill. 6 reproduit le parallélogramme dans un graphique relativement récent.

Puisque nous avons retenu les mêmes genres que Koch et Oesterreicher, les sigles réunis en haut restent valables ; ils sont simplement moins spécifiques : ici, l'on ne distingue pas différents types de journaux et la dimension spatiale n'est pas prise en

considération. Mais la catégorisation proposée par Koch et Oesterreicher reste pleinement valable<sup>20</sup>.



Ill. 6 : Le continuum entre immédiat et distance linguistiques  
(d'après Koch / Oesterreicher, 1994, 588)

Étant donné que tout énoncé se place parallèlement sur les continuums des trois axes diasystématiques et du degré d'immédiat et de distance ainsi que dans l'opposition binaire entre oral et écrit, la question de savoir en quelle mesure la dimension diamésique doit être considérée comme un quatrième axe diasystématique (cf. Koch 1999) perd un peu de son importance. De toute manière, tout énoncé est caractérisé par les cinq paramètres en question, qui sont donc tous constitutifs pour sa description diasystématique. Nous retenons toutefois l'idée générale que l'opposition entre immédiat et distance structure le diasystème intégral, ce qui justifie de la traiter comme une entité à part<sup>21</sup>.

Enfin, une réflexion analogue vaut pour les genres textuels : en ligne générale, tout énoncé s'inscrit dans un genre, qui est plus ou moins marqué et répond à des configurations communicatives plus ou moins définies et définissables. D'un point de vue évolutif, les situations communicatives les plus récurrentes donnent en effet lieu à une

<sup>20</sup> Rappelons dans ce contexte le concept d'agrégation et d'intégration de W. Raible (2001), qui conceptualise de manière très fonctionnelle les effets linguistiques internes de l'élaboration et de la distance linguistique. Cf. aussi Raible 2019, qui met en relief les concordances presque surprenantes entre les approches de Biber et de Koch / Oesterreicher.

<sup>21</sup> Rappelons également que – selon une tradition critique déjà ancienne (cf. Aschenberg 1991, plus récemment Dufter / Stark 2003 ou Selig 2011, 113-114; 119; cf. aussi Selig 2017 et Feilke / Hennig 2016) –, le 'diamodèle' est incompatible avec le modèle de Koch / Oesterreicher, qui « est de nature universelle et ne permet pas l'intégration dans le modèle du diasystème prévu pour la variation d'une langue concrète » (Lindschouw / Schøsler, *ici* 203-214). La critique va jusqu'à rejeter « l'idée de subordonner le diamodèle au modèle du continuum communicatif comme proposé par Koch / Oesterreicher (1990, 15). » (*ib.* 199). De notre point de vue, la différence de nature entre les trois axes diasystématiques et le modèle de Koch / Oesterreicher nous semble en effet réelle, mais la subordination ontologique des axes sous l'opposition entre immédiat et distance nous semble raisonnable.

élaboration des genres en question, en d'autres termes à une ritualisation de la mise en forme linguistique qui peut mener, comme nous l'avons dit auparavant, à la constitution d'une tradition de discours. En synchronie, les genres textuels entretiennent une relation interactive avec les axes diasystématiques et exploitent notamment la diaphasie. Mais il s'agit malgré tout d'une dimension différente, moins abstraite, plus proche de la parole et plus variable selon la période envisagée. Le genre qui illustre le mieux la complexité de ces relations est le roman puisqu'il peut faire appel – au sein d'un même texte – à différentes variétés diatopiques et diastratiques et exploite différentes variétés diaphasiques (différents styles littéraires et épistolaires, des éléments de langage spécialisé, des dialogues), tout en gardant une spécificité de genre, bien reconnaissable.

Il est généralement admis qu'une structuration globale des genres textuels se heurte à leur diversification infinie dans le monde contemporain. Un exemple : les 'textes scientifiques' couvrent des sciences très diverses et reflètent également des modèles textuels très divers à l'intérieur de chaque discipline : des monographies, articles de revues, comptes rendus ou encore des conférences et cours magistraux. Les 'livres scolaires' couvrent également toutes les disciplines enseignées dans le primaire et le secondaire en tenant compte de l'âge des élèves, de leur niveau de formation ainsi que du type d'enseignement. Néanmoins, tout texte scientifique et tout livre scolaire est immédiatement reconnaissable en tant que tel dans sa tradition de discours.

Entendons-nous : ces catégorisations sont soumises à de forts changements dans le temps. Le genre didactique se présentait au départ, dans l'Antiquité, au Moyen Âge et encore à l'époque moderne, comme un dialogue entre maître et élève – en décalage radical avec les ouvrages didactiques d'aujourd'hui. Dans le cas des genres épistolaires, les continuités depuis l'Antiquité sont un peu plus fortes, mais la rhétorique des lettres très stylées – à large portée dans l'espace, à prestige élevé et à haut degré de spécificité – s'est affaiblie dans l'usage après le 19<sup>e</sup> siècle (à l'exception du type 'lettre ouverte' s'adressant à un public élargi).

Nous souhaitons donc proposer une classification volontairement sommaire des genres contemporains retenus auparavant (les sigles restent les mêmes que ci-dessus) :

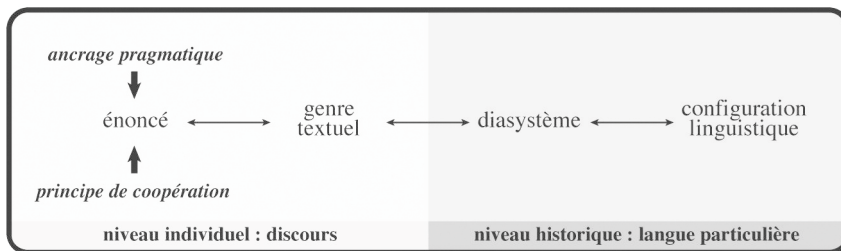
formes de dialogue	lettres	textes journalistiques	textes religieux	textes scientifiques
a b d (e)	c	h e	f	g i

III. 7 : Catégorisation sommaire des énoncés selon les genres textuels  
(d'après Glessgen 2012, 130)



Un tel regroupement est, bien entendu, très schématique, même pour une période et pour une société données : le simple fait qu'une interview (« e ») et un article (« h ») paraissent dans un journal ne constitue pas une forte unité de genre<sup>22</sup>. Mais cette représentation met en évidence que l'ancrage textuel suit encore une logique différente de celle des quatre continuums variationnels et médial. D'un point de vue ontologique, la catégorie des genres doit de toute manière être distinguée de celle du diasystème, qui est plus abstraite et plus proche du système linguistique, alors que les genres sont plus proches des énoncés.

Nous avons tenté de rendre cette relation par le schéma suivant, inspiré par les travaux de Franz Lebsanft (cf. Glessgen 2005)<sup>23</sup> :



III. 8 : Interdépendance entre les quatre paliers du fait linguistique  
(d'après Glessgen 2012, 217)

L'« énoncé » concret se place dans un contexte pragmatique et poursuit des finalités données, en répondant aux règles du principe de coopération. Le « genre textuel » se construit, comme nous l'avons dit, sur la base des régularités récurrentes d'un type d'énoncé donné et en fournit une forme d'abstraction ou de ritualisation (le « Sprachspiel » de Wittgenstein). Dans les deux cas, on reste toutefois au niveau individuel du discours. Les axes diasystématiques représentent dans cette optique une abstraction ultérieure ; le « diasystème » se place ainsi au niveau de la langue, il est intrinsèque au système linguistique dont la structure représente une dernière étape d'abstraction. Parmi les axes, c'est surtout la diaphasie qui se nourrit des caractéristiques linguistiques inhérentes des genres à haute spécificité. Les différences de registres notamment reposent sur des traditions textuelles bien définies : les variétés diaphasiques

<sup>22</sup> Cf. sur ce point Schweickard 1987, section 0.1

<sup>23</sup> L'idée centrale de ce schéma se retrouve de manière très parallèle, malgré une représentation en apparence assez différente, chez Raible 2019, section III, tab. 8. Son schéma accentue également la place des genres textuels, mais fait abstraction du diasystème et ajoute, en revanche, un niveau universel de compétences langagières : « Tab. 8: The enlarged four-celled pattern of Karl Bühler [1934], now with an intermediate level for texts as types [= notre palier du « genre textuel »] and an additional universalistic level. On the level of *la langue* the universalistic level may lead to a variety of language specific materialisations [= qui impliquent donc la diasystème]. »

naissent donc de l'abstraction d'éléments langagiers considérés comme prototypiques de certains genres textuels. Le changement linguistique prend ainsi appui sur l'élaboration des genres textuels – pensons aux traditions liées aux médias modernes et aux conséquences de leur élaboration pour les diasystèmes contemporains (cf. Raible 2006). Même si en synchronie les deux entités coexistent, en diachronie l'une a été forgée par l'autre. Il est par conséquent utile de ne pas exclure les genres textuels de la réflexion diasystématique, tout en leur conférant un statut différent.

Il n'est pas indispensable pour notre raisonnement d'y intégrer les genres textuels, mais puisque la question de leur relation avec la diaphasie est importante, nous avons préféré aller jusqu'au bout de notre démarche. En conclusion, nous pouvons retenir en tout cas que les différentes catégories diasystématiques ne représentent pas des oppositions, mais une coprésence qui détermine tout énoncé et à tout moment. Dans cette optique, les axes diasystématiques gagnent en valeur explicative et fournissent par leur abstraction un repère pour la description et l'interprétation des données langagières.

## 7. De la théorie à l'empirie : le problème de l'observation

Notre raisonnement serait incomplet s'il restait coupé de la dimension empirique. Un des buts essentiels de la linguistique variationnelle est d'explorer l'importance des différents facteurs diasystématiques pour l'usage. Une telle exploration présuppose l'accès à des données de base qui permettent d'évaluer l'influence individuelle de ces facteurs. Or, cette exigence n'est pas facile à honorer, ni en diachronie ni en synchronie<sup>24</sup>.

Le cas est particulièrement flagrant en linguistique diachronique où la carence et l'hétérogénéité des données permettent très difficilement une évaluation indépendante de chacun des facteurs diasystématiques. Comme nous l'avons vu auparavant (cf. *supra* section 5), il est possible de réunir des micro-corpus qui permettent d'étudier un facteur donné sans interférence avec d'autres facteurs. Mais il faut avouer qu'il s'agit là de configurations relativement rares et toujours très partielles. S'il s'agit d'évaluer de manière plus globale le rôle d'un facteur comme la diatopie dans un changement donné, comme dans nos deux exemples de l'évolution de la négation et de la flexion bicasuelle, une tradition textuelle ou un auteur ne sont pas suffisants. Il faudrait disposer d'une large gamme de textes comparables, il faudrait que ces textes soient rédigés dans un nombre suffisant de lieux couvrant l'espace scriptologique

---

<sup>24</sup> Nous sommes par conséquent en désaccord absolu avec les différents courants formalistes (cf. *supra* sections 2.2 et 2.3) qui entendent étudier le système linguistique sous-jacent conceptualisé par eux comme autonome, en faisant abstraction de la parole avec ses variations et fluctuations. Il faut malheureusement constater qu'une des conséquences de ce choix méthodologique des formalistes est que la base empirique de leurs recherches est souvent restreinte et insuffisante des points de vue diasystématique et, pour la diachronie, philologique. Dans cette même lignée, ces recherches ne souhaitent et ne peuvent pas exploiter les possibilités d'analyse et d'interprétation qu'offrent les approches diasystématiques.

oilique, et ceci pour l'intégralité de la période cruciale pour le changement en question<sup>25</sup>.

Or, la grande difficulté d'explorer véritablement l'importance des différents facteurs diasystématiques réside dans le fait que nos sources textuelles sont très inégalement réparties sur les trois axes variationnels et sur les genres textuels. Cela ressort très nettement d'une analyse des bibliographies du DEAF et du DMF, qui fournissent l'inventaire le plus accessible des textes édités pour l'ancienne langue<sup>26</sup>. À plus forte raison, cela ressort de chacune des bases textuelles de l'ancienne langue, le *Nouveau corpus d'Amsterdam* (NCA), *La Base de Français Médiéval* (BFM) ou les *Documents linguistiques galloromans* voire de leur prise en considération commune, essentielle puisque les différentes bases se sont constituées dans une logique de complémentarité.

Nous exemplifierons la problématique à l'aide de la BFM, qui comporte actuellement 153 textes intégraux écrits entre la fin du 11<sup>e</sup> et la fin du 15<sup>e</sup> siècle (près de 4 100 000 occurrences-mots). La BFM poursuit l'objectif d'une certaine représentativité des différents genres. La sélection de textes intégrés dans la base reflète ainsi dans les grandes lignes l'hétérogénéité de la production médiévale, à l'exception des textes documentaires et juridiques. Surtout pour les périodes plus anciennes, on n'aurait pas pu faire beaucoup mieux, simplement faute de textes. La répartition inégale des divers genres textuels autant dans le temps que dans l'espace s'explique en effet par la naissance lente de textes vernaculaires, limités au début à une petite gamme de genres textuels au début de la période :

- En dépouillant la BFM, on constate que les genres qui dominent pour la première période, jusqu'à *ca* 1200, sont le roman (24 %), suivi à distance par le récit bref (9 %), le sermon (9%), l'hagiographie (7%) et la chronique (7%).
- Pour le 13<sup>e</sup> siècle, la prédominance de ces mêmes genres s'accroît et leur poids s'équilibre : le roman (23 %) est presque égalé par le récit bref (18%), l'hagiographie (15 %) et la chronique est plus présente (15 %) ; seul le sermon (3 %) perd en importance. Ajoutons qu'à cette époque les genres documentaires, presque absents de la BFM, se développent et dépassent vite tous les autres genres en termes de quantité (cf *infra*).
- Par la suite, d'autres genres font leur apparition : le traité (15 %) au 14<sup>e</sup> siècle, puis le mémoire (21 %) et la poésie lyrique (16 %) au 15<sup>e</sup>.

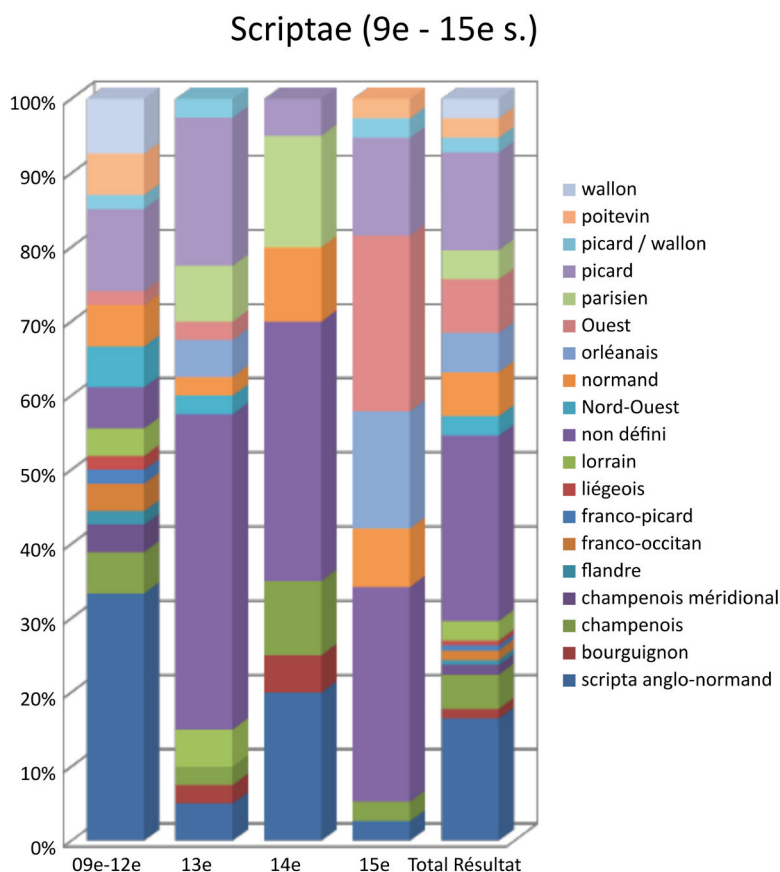
La distinction entre prose et vers accentue ultérieurement les hétérogénéités : avant 1200, les textes en vers dominent très largement (72 %), alors qu'au 15<sup>e</sup> siècle, la relation est inversée avec 76 % de textes en prose<sup>27</sup>.

<sup>25</sup> Un exemple réussi d'une prise en considération parallèle des genres textuels et de la diachronie reste, pour le 16<sup>e</sup> siècle, la thèse de notre très regrettée élève Claire Vachon (2010).

<sup>26</sup> Cf. la synthèse de Glessgen (2017, 342-348) qui met en relief la position presque exclusive de l'anglo-normand jusqu'à *ca* 1160.

<sup>27</sup> La transformation est graduelle : au 13<sup>e</sup> siècle, les textes en vers restent légèrement dominants (52 % *vs* 45% en prose et 3 % mixtes), au 14<sup>e</sup> siècle, la prose prend le dessus (60 % *vs* 15 % en vers et 25% mixtes).

La faible cohérence dans la distribution des genres à travers le temps trouve son corollaire dans l'hétérogénéité diatopique de nos sources. Celle-ci ressort de manière immédiate de la figure suivante, que l'une d'entre nous a élaborée en collaboration avec Alexei Lavrentev du laboratoire IHRIM (CNRS et ENS de Lyon). Lavrentev nous a fourni les informations concernant la distribution des données de la BFM et généré la figure suivante :



III. 9 : Distribution diatopique des textes de la BFM du 9<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle  
(© A. Lavrentev 2018)

Cette représentation laisse entrevoir de manière immédiate la difficulté de suivre un phénomène linguistique donné dans le temps et dans l'espace. Il est uniquement possible d'appréhender les différences diatopiques à une époque donnée ou les dif-

férences diachroniques à travers l'intégralité du corpus, mais en faisant abstraction de la diatopie. Établir la relation entre les deux dimensions, le temps et l'espace, est impossible sur une base aussi hétérogène.

Il s'ajoute, comme si cela ne suffisait pas, la difficulté supplémentaire que l'origine d'un texte non documentaire est souvent différente de la diffusion dans l'espace de sa transmission manuscrite. Or, avec le lieu d'écriture, de nombreux paramètres diatopiques changent en fonction du public visé voire du destinataire du manuscrit. Cela concerne notamment la grapho-phonétique et la morphologie, dans une moindre mesure le lexique ou encore la syntaxe, sachant que les différences sont accentuées par l'écart diachronique plus ou moins fort entre l'original et les copies. Si l'on représente les textes de la BFM d'après la *scripta* des manuscrits et non pas – comme nous l'avons fait auparavant – selon celle des textes d'origine, on obtient des distributions fort différentes. L'importance de la *scripta* anglo-normande augmente encore parmi les plus anciens textes, alors qu'elle diminue au 13<sup>e</sup> siècle. Au 14<sup>e</sup> siècle les manuscrits parisiens dominent largement (40 %) alors qu'au 15<sup>e</sup>, la situation s'équilibre (par ex. 16 % de mss parisiens, 13 % de mss picards). Il est extrêmement délicat de jongler avec ces deux dimensions diatopiques – l'origine du texte et celle du manuscrit – qui, dans leur opposition, compliquent ultérieurement l'approche de la variation médiévale.

Même dans le domaine des textes documentaires, beaucoup plus nombreux, plus largement répandus et moins soumis aux aléas des copies, il faut malheureusement constater que nos sources ne sont pas également réparties de manière équilibrée dans l'espace et dans le temps. Les déséquilibres ressortent immédiatement de la base des *Documents linguistiques galloromans*, qui entend répertorier les débuts de la scripturalité dans les différentes régions (actuellement 1 500 000 occurrences-mots, avec toutefois une grande lacune concernant tout l'ouest du territoire d'oïl) : les documents vernaculaires prennent une importance significative vers 1100 dans le Rouergue, vers 1200 en Picardie, vers 1230 en Champagne et en Lorraine, vers 1280 à Paris, vers 1290 en Franche-Comté et dans le territoire francoprovençal. Ajoutons que dès 1330, l'influence de la chancellerie royale est fortement saisissable dans les différentes régions, ce qui change naturellement la donne partout. Traiter sur cette base des questions d'évolution linguistique dans l'espace n'est pas aisé.

Si l'on renonce à la macroscopie, la circulation des manuscrits et leurs nombreuses copies ouvrent toutefois une perspective d'analyse de type microscopique, qui est très porteuse pour la linguistique variationnelle : il est ainsi possible d'examiner les effets de la diatopie, telle qu'elle se manifeste dans les *scriptae*, en examinant un corpus de manuscrits d'un même texte qui a voyagé dans l'espace et dans le temps. Il s'agit dans un tel cas d'adaptations voire même de 'traductions' d'un même contenu, réalisées par des mains différentes et pour un public provenant de différents horizons géolinguistiques. Parfois le contenu est adapté selon les souhaits du destinataire, comme l'a démontré Keith Busby pour le cas de Chrétien de Troyes à propos de la copie

de Guiot (2002, chapitre 2)<sup>28</sup>. Dans d'autres cas, il s'agit de simples transpositions entre une *scripta* régionale et une autre. La mouvance concerne donc (i) le temps, (ii) l'espace et (iii) les contenus, mais en principe elle n'affecte ni le genre ni la diaphasie ni la diastratie.

Prenons l'exemple des quatre mss du *Lai de Lanval*, texte anglo-normand de 644 vers attribué à Marie de France et composé sans doute pendant le dernier tiers du 12<sup>e</sup> siècle :

- Ms. H, British Museum, Harley 978, fol. 154 v.-159 v. : agn., 2<sup>e</sup> m. du 13<sup>e</sup> siècle
- Ms. C, British Museum, Cott. Vesp. B. XIV, fol. 1 r.-8 v. : agn., fin du 13<sup>e</sup> siècle
- Ms. P, Bibliothèque Nationale, nouv. acq. fr. 2168, fol. 54 r.-58 v. : pic., fin du 13<sup>e</sup> siècle
- Ms. S, Bibliothèque Nationale, nouv. acq. fr. 1104, fol. 6 v.-10 r. : francien, ca 1300

L'édition de Jean Rychner présente l'avantage d'offrir aux lecteurs non seulement une version critique (d'après l'édition de Warnke <sup>3</sup>1925 [MarieLaisW<sup>3</sup>]), mais aussi, en bas des pages, l'édition synoptique et diplomatique des quatre manuscrits, ce qui permet une comparaison immédiate entre les variantes. Parmi ceux-ci, les mss H et C partagent – au-delà d'une légère distance dans le temps – les traits régionaux anglo-normands qui renvoient à l'original, entre autres l'insécurité devant la flexion bica-suelle. Le ms. P constitue une adaptation en *scripta* picarde, qui se caractérise par le respect de la déclinaison bicasuelle, qui sera conservée dans cette variété à l'écrit jusque vers 1350 (Grübl 2015, 25 et 37 [diagramme 2]). Le ms. S est une transposition dans la *scripta* de Paris, moins conservatrice que le picard en ce qui concerne la déclinaison, mais plus respectueuse que l'anglo-normand.

Dans ce cas, une comparaison entre le statut de la flexion dans ces manuscrits est donc significative, puisque le genre textuel et même le contenu restent identiques et que les différences diachroniques tiennent en moins d'un demi siècle. Cela permet d'observer très précisément les modifications apportées par les copistes au niveau de la *scripta*. On peut ainsi relever les groupements suivants entre les mss :

- Formes 'correctes', c'est-à-dire suivant les règles traditionnelles de la déclinaison, dans les quatre mss : v. 5 : *A Kardoeil surjurnot li reis* – P *li rois*, H *li reis*, S *li rois*, C *li reys*.
- Formes 'fautives', c'est-à-dire contraires aux règles traditionnelles de la déclinaison dans les quatre mss : v. 263, en apostrophe : « *Lanval*, *mult vus ai honuré* » – P *Lanual*, H *Lanual*, S *Lanual*, C *Launual* ; v. 393, également en apostrophe : « *Vassal*, *vus m'avez mult mesfait* » – P *Vassal*, H *Vassal*, S *Vassal*, C *Vassal*.
- Formes 'fautives' dans le ms anglo-normand H, le plus récent, formes 'correctes' dans les trois autres mss : v. 333 : *A sun ostel fu revenuz* – P *ert reuenus*, H *fu reuenuz*, S *est venuz*, C *sunt venuz* (plur.) ; v. 600 : « *Kar guariz sui quant jeo la vei* » – P *garis*, H *gariz*, S *gariz*, C : *gari*.
- Formes 'correctes' dans le ms picard et dans le ms francien, 'fautives' dans les deux mss anglo-normands : 175 : *Quant il fu vestuz de nuvel* – P *uestus*, H *uestu*, S *vestuz*, C *vestu* ; v. 595 : *Li sans li est muntez el vis* – P *montes*, H *monte*, S *motez*, C *munte*.

<sup>28</sup> Cf. aussi l'exemple très caractéristique de la nouvelle de Griselda, retracé par Berger (1997).

- Formes ‘correctes’ dans le seul ms picard, ‘fautives’ dans les trois autres mss : v. 287-288 : *Quant il l’oï, mult fu dolenz / Del respundre ne fu pas lenz* – P *dolens-lens*, H *dolent-lent*, S *dolent-lent*, C *dolent-lent*.
- Exemple illustrant la persistance de la déclinaison de l’article défini dans le ms H, malgré la forme ‘fautive’ du nom, alors que dans le ms C, le groupe nominal ne conserve plus la déclinaison v. 595 : *Li sans li est muntez el vis* – P *li sans*, H *li sanc*, S *li sans*, C *le sanc*; une distribution assez semblable dans le v. 66 : *La u li chevaliers giseit* – P *li ceualiers*, H *li cheualer*, S *li cheualiers*, C *li cheu...* (mot laissé incomplet).

Il y a plusieurs leçons à tirer de ces exemples de flexion casuelle :

- Tout d’abord, soulignons une nouvelle fois que le contenu et le genre textuel sont identiques dans les quatre manuscrits.
- On constate que le facteur diachronique et surtout le facteur diatopique sont tous deux en jeu, dans la mesure où le plus ancien ms anglo-normand (H) est plus respectueux des règles de la flexion bicasuelle que le ms plus récent (C) ; le ms francien (S) est plus respectueux que les deux mss anglo-normands et le ms picard (P) s’avère le plus respectueux des quatre mss.
- La distribution des formes ‘correctes’ ou ‘fautives’ correspond à ce que nous savons déjà sur la nature conservatrice ou innovatrice des *scriptae*, malgré le fait que l’original ait été composé dans une variété qui ne respecte pas entièrement ces règles.
- Les copistes travaillant sur un texte provenant d’une région donnée se montrent donc capables d’adapter de façon conséquente leur ms, que ce soit au niveau des graphies qu’au niveau de la syntaxe – dans le cas présent au niveau des règles de la déclinaison –, afin de se conformer à un autre modèle de *scripta*, qui est le leur ou celui du destinataire. Dans le cas des mss continentaux (francien et picard), les copistes ont par conséquent su rétablir la déclinaison, tout en laissant quelques ‘fautes’ là où cela a dû sembler naturel pour leurs propres habitudes scripturales (et / ou celles du public visé).
- Il est évidemment aussi possible de rencontrer le cas contraire, à savoir l’abandon partiel ou général de la flexion à deux cas (‘l’introduction de fautes’) en conformité avec les usages d’une *scripta* moins respectueuse de cette distinction que celle de l’original ; ce phénomène a été bien décrit pour les chartes luxembourgeoises (Völker 2003).
- Finalement, les quatre mss transcrits dans l’édition de Rychner montrent bien les écarts entre les versions, différences réelles, reflétant les usages diatopiques (et diastatistiques) divergents de l’époque. Cela reste une qualité inégalable des éditions synoptiques, difficile à conserver, ne serait-ce que partiellement par une édition critique<sup>29</sup>.

La distribution inégale des textes anciens dans l’espace, dans le temps et parmi les genres textuels pose ainsi des problèmes pratiques notables pour une analyse qui souhaiterait prendre en considération les dimensions diasystématiques, ce qui est toutefois indispensable selon nous pour développer une idée cohérente des caractéristiques d’une langue.

<sup>29</sup> Ce n’est pas le sujet de notre présente réflexion, mais d’un point de vue linguistique, il est vrai qu’une édition de type bédierien qui se base essentiellement sur un seul manuscrit et qui explicite les émendations indispensables, reste la voie la plus cohérente. Il s’agit là d’ailleurs plus d’une question de pratique que de théorie – dans les faits, les éditions critiques reflètent par trop souvent les idées préconçues des éditeurs sur la forme de l’original perdu, alors qu’en théorie les mêmes éditeurs peuvent se déclarer parfaitement en accord avec nos vues. Cf. aussi les cas concrets discutés par Schøsler 1984 (0.4.3), pour le rapport entre mss et éditions.

Ajoutons enfin que les problèmes d'observation presque insurmontables en diachronie restent bien présents aussi pour l'époque contemporaine : il est en effet extrêmement difficile de réunir un corpus bien équilibré d'un point de vue diasystématique<sup>30</sup>. La diatopie est sans doute la seule dimension qui peut être à peu près observée de manière homogène, grâce à un atlas linguistique qui fait appel à des locuteurs caractérisés par une relative cohérence socioculturelle et générationnelle. Des analyses des grands atlas 'nationaux' (ALF, AIS, ALPI) permettent ainsi des visions assez cohérentes sur la structuration de l'espace linguistique. Mais déjà les *Nouveaux Atlas linguistiques de la France* (NALF) posent toute une série de problèmes si l'on souhaite les interpréter pour l'intégralité du territoire en question : leurs questionnaires sont trop différents les uns des autres, les données ne sont pas intégralement publiées et il manque des outils interprétatifs de base comme des glossaires pour les différentes séries<sup>31</sup>.

Mais même dans cette approche, il faut toujours prendre en considération la forte corrélation entre l'espace et le temps que nous venons d'illustrer pour l'époque ancienne (cf. *supra* section 5) : les cartes d'atlas sont justement le lieu où les stratifications chronologiques sont immédiatement visualisées dans l'espace<sup>32</sup>. Les innovations et les archaïsmes tout comme les différenciations parallèles ressortent de chaque carte et soulignent à chaque fois de nouveau que l'axe diatopique se place au sein de la chaîne variationnelle dans les sillons de la diachronie.

Si déjà la diatopie pose de solides problèmes pour l'observation ciblée, cela est encore plus vrai pour la diastratie et la diaphasie, qui sont pratiquement inséparables dans l'observation à l'époque contemporaine. Pour les époques historiques, les moyens restreints de nos sources mènent souvent à une neutralisation entre diastratie et diaphasie, plus encore entre diaphasie et genres textuels : ces derniers sont le seul lieu d'observation concret pour la diaphasie (cf. Glessgen 2005).

L'analyse diasystématique doit se résoudre par conséquent à l'idée que ses paramètres de base ne sont pas atteignables de manière directe et immédiate et qu'il est essentiel d'admettre une part importante de réflexion épistémologique dans tous les travaux de type variationniste. Nous devrions suivre en toute modestie l'exemple de la science physique qui a intégré depuis longtemps dans son inventaire méthodologique les paradoxes et impossibilités d'observation, avec le principe d'indétermination de Heisenberg (1927) et le chat de Schrödinger (1935) – et qui nous a appris également que les difficultés dans l'observation ne réduisent en rien son intérêt.

<sup>30</sup> La romanistique manque cruellement de corpus larges organisés par genres textuels, comme D. Biber a pu les réunir pour l'anglais (cf. Biber 1986, 1988).

<sup>31</sup> Les deux seules exceptions sont Gardette / Durdilly 1976 pour le Lyonnais et Dondaine 2002 pour la Franche-Comté.

<sup>32</sup> Citons simplement l'étude fondatrice de Gilliéron (1918) sur les désignations de l'abeille (cf. la synthèse des évolutions géolinguistiques en question Glessgen 2012, 105-106).



## 8. Conclusion : le statut ontologique des paramètres diastématiques

Après un long cheminement à travers les différentes facettes de la description et de l'empirie, nous arrivons enfin à la question centrale du statut ontologique des axes et dimensions diastématiques. Il nous semble en effet juste de considérer que les paramètres que la linguistique variationnelle a réussi à cerner et à décrire tout au long de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle ne sont pas une invention de la linguistique mais qu'ils correspondent bien à une réalité ontologique de la langue<sup>33</sup>. Les différents axes peuvent être plus ou moins développés à un moment historique donné : une forte dimension diastématique est caractéristique d'une société hiérarchiquement structurée et une variation diatopique suppose une stabilité dans l'espace à travers un certain temps. Les exemples des variations dans le poids des axes (all. *Auslastung*) sont légion et nous en avons donnés quelques-uns tout au long de notre présentation. Citons encore le cas très particulier du latin, langue diastématiquement développée et en même temps diatopiquement relativement neutre jusqu'à la fin du 4<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>, puisqu'il s'agissait d'une langue d'expansion par excellence, soutenue par une norme centrale.

Un des grands intérêts de la linguistique variationnelle réside, justement, dans l'étude de la portée très variable des différents axes dans les différentes configurations linguistiques. Cela serait une attitude anhistorique que de présupposer que ces paramètres essentiels du langage puissent rester stables, ce qui aurait naturellement l'avantage qu'ils pourraient être appréhendés plus facilement. De notre point de vue, la grande variabilité dans la composition des axes à un moment historique donné, qui est réelle et incontournable, représente tout au contraire un noyau d'interrogations riches et porteuses.

Au-delà de ces transformations, parfois profondes, la langue porte toutefois toujours en elle le potentiel d'une communication immédiate ou à distance *et* celui d'une variance selon les paramètres de l'espace, du prestige et de la spécificité. Cela vaut autant pour la langue en tant que système de communication que pour sa réalité auprès de chaque locuteur : d'un point de vue cognitif, il est parfaitement possible de s'imaginer des réseaux cérébraux parallèles et superposés qui relient les éléments langagiers selon leurs caractéristiques diatopiques, diastématiques et diaphasiques<sup>35</sup>. Même la scripturalité, qui est très récente dans l'histoire de l'humanité, semble être profondément enracinée dans la gestion cognitive du langage d'après ce que la neurolinguistique nous a appris.

<sup>33</sup> Nous rappelons que des points de vue divergents ont été présentés dans la section 2, *in fine*.

<sup>34</sup> Cf. Seidl 2003, Adams 2007 et la synthèse récente Carles (2017, 200-214, cf. notamment 214 et n. 193).

<sup>35</sup> Cf. le modèle développé par Glessgen (2011, 454) pour le lexique : « Les différentes entités du réseau sémantico-formel correspondent à plusieurs systèmes parallèles de liens neuro-naux ; ceux-ci concernent notamment les différentes relations conceptuelles (taxinomiques, métonymiques et métaphoriques), la structure des radicaux, les catégories grammaticales, la structure phonologique des formes et les informations diastématiques [cf. Aitchison 2003] ; le propre de ce réseau réside donc en une interactivité multiple et à plusieurs niveaux ».

Il nous semble permis d'insister en conclusion sur notre conviction que les dimensions diasystématiques ne sont pas de purs paramètres d'observation créés par le linguiste, mais qu'elles possèdent un ancrage ontologique profond dans le langage. Elles sont coprésentes dans tout énoncé, interactives et inséparables du fait linguistique. Naturellement, cette optique ne simplifie pas la tâche de la linguistique qui souhaiterait pouvoir observer des états de langue homogènes – mais c'est une optique réaliste : des états de langue homogènes n'existent tout simplement pas. En adaptant un adage attribué au mythique chancelier Adenauer, il faut prendre la langue comme elle est<sup>36</sup> – dans sa nature non seulement variée, mais fonctionnant selon les paramètres du diasystème. Notre conviction est qu'une fois acceptée cette complexité, les descriptions linguistiques deviennent bien plus claires, parfois même plus simples et, surtout, beaucoup plus intéressantes.

Université de Zurich / EPHE-PSL  
Université de Copenhague

Martin GLESSGEN  
Lene SCHØSLER

## Bibliographie

### *Sigles (sources, bases de données et dictionnaires)*

- BDLP = Poirier, Claude / Francard, Michel (dir.), *Base de données lexicographiques panfranco-phone*, <sup>1</sup>2004, <sup>2</sup>2014, <www.bdlp.org>.
- BFM = *La Base de Français Médiéval*, <http://txm.bfm-corpus.org>.
- DEAF = *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, fondé par Baldinger, Kurt, continué par Möhren, Frankwalt, puis par Städtler, Thomas, Tübingen / Berlin / Boston, Niemeyer / De Gruyter, 1974-, <http://www.deaf-page.de>.
- DEAFBibl = Möhren, Frankwalt, <sup>4</sup>2016. *Dictionnaire étymologique de l'ancien français. Complément bibliographique*, Berlin / Boston, De Gruyter.
- DictBelg = Francard, Michel *et al.*, <sup>2</sup>2015. *Dictionnaire des belgicisms*, Bruxelles, De Boeck.
- DMF = Martin, Robert (dir.), *Dictionnaire du Moyen Français*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, version 2016 (DMF 2016), <www.atilf.fr/dmf>.
- DocLing = *Documents linguistiques galloromans (DocLing). Édition électronique*, dirigée par Martin Glessgen, en partenariat avec Hélène Carles, Frédéric Duval et Paul Videsott. Troisième édition revue et fortement élargie (<sup>3</sup>2016 [<sup>2</sup>2009]), <www.rose.uzh.ch/docling>.
- DRAls = Rézeau, Pierre, 2015. *L'Alsace au fil des mots. Dictionnaire des régionalismes du français d'Alsace*, Strasbourg, Vent d'Est (2<sup>e</sup> éd. intégralement revue et fortement élargie du *Dictionnaire des régionalismes du français d'Alsace*, Strasbourg, PUF, 2007).
- DRF = Rézeau, Pierre (dir.), 2001. *Dictionnaire des régionalismes de France*, Bruxelles, De Boeck.

<sup>36</sup> « Nehmen Sie die Menschen, wie sie sind. Es gibt keine anderen. » [Prenez les hommes comme ils sont – il n'y en a pas d'autres].

- DSR = Thibault, André, 1997. *Dictionnaire suisse romand. Particularités lexicales du français contemporain*, Carouge / Genève, Éditions Zoé.
- MarieLanvR<sup>2</sup> = Rychner, Jean (ed.), 1958. *Le Lai de Lanval de Marie de France*, Textes Littéraires Français, Genève / Paris, Droz / Minard.
- MirNDPers1-40 = *Les Miracles par Personnages*, ATILF - CNRS & Nancy Université, réd. par Pierre Kunstmann, <<http://www.atilf.fr/dmf/Miracles>>.
- MirNDPers1-40P = Paris, Gaston / Robert, Ulysse (ed.), 1966. *Les Miracles par Personnages*, 8 vol., SAFT, Paris, réimpression London / New York.
- NCA = *Nouveau Corpus d'Amsterdam*. Corpus informatique de textes littéraires d'ancien français (ca 1150-1350), établi par Anthonij Dees (Amsterdam 1987), remanié par Achim Stein, Pierre Kunstmann et Martin Glessgen, Stuttgart, Institut für Linguistik / Romanistik, version 2-2 (2010), <<http://www.uni-stuttgart.de/lingrom/stein/corpus/#nca>>.
- NCABibl = *Bibliographie du Nouveau Corpus d'Amsterdam*, établie par Anthonij Dees et Pieter van Reenen (Amsterdam 1987), remaniée intégralement par Martin Glessgen et Claire Vachon, Stuttgart, Institut für Linguistik / Romanistik, version 2-2 (2010), <<http://julienas.philosophie.uni-stuttgart.de/nca/version2/download/amslitbib.html>>.
- TLFQ = Poirier, Claude (dir.) et al., 1998. *Dictionnaire historique du français québécois. Monographies lexicographiques de québécismes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.

## Études

- Adams, James N., 2007. *The Regional Diversification of Latin 200 BC – AD 600*, Cambridge, CUP.
- Andersen, Henning (ed.), 2001a. *Actualization. Linguistic Change in Progress*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins.
- Andersen, Henning, 2001b. « Introduction », in : *id.* 2001a, 1-20.
- Andersen, Henning, 2001c. « Markedness and the theory of linguistic change », in : *id.* 2001a, 21-57.
- Andersen, Henning, 2001d. « Actualization and the (uni)directionality of change », in : *id.* 2001a, 225-248.
- Andersen, Henning, 2008. « Grammaticalization in a speaker-oriented theory of change », in : Eythórsson, Thórhallur (ed.), *Grammatical change and linguistic theory: The Rosendal Papers*, Amsterdam, Benjamins, 11-44.
- Andersen, Henning, 2017. « Chapter 14, Abduction », in : Ledgeway, Adam / Roberts, Ian (ed.), *The Cambridge Handbook of Historical Syntax*, Cambridge, CUP.
- Armstrong, Nigel / Unsworth, Sharon, 1999. « Sociolinguistic Variation in Southern French Schwa », *Linguistics* 37, 127-56.
- Arteaga, Debora / Herschensohn, Julia, 2013. « A Diachronic View of Old French Genitive Constructions », in : Arteaga, Debora (ed.), *Research on Old French: The State of the Art*, Dordrecht / Heidelberg / New York, Springer, 19-44.
- Aschenberg, Heidi, 1991. Compte rendu de Koch / Oesterreicher 1990, *Romanische Forschungen* 103, 268-270.
- Auer, Peter / Lameli, Alfred (ed.), 2010. *Language and space: an international handbook of linguistic variation*, vol. 1. *Handbooks of linguistics and communication science*, vol. 30.1-vol.30.3. Berlin / New York, De Gruyter Mouton.

- Berger, Günter, 1997. « *Mouvance, variance* und ihre Folgen : Griselda und ihre ‘Nachkommen’ », in : Glessgen, Martin / Lebsanft, Franz (ed.), *Alte und neue Philologie*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte zur *editio*, 8), 255-265.
- Biber, Douglas, 1986. « Spoken and Written Textual Dimensions in English : Resolving the Contradictory Findings », *Language* 62, 384-414.
- Biber, Douglas, 1988. *Variation across speech and writing*, Cambridge, CUP.
- Bickerton, Derek, 1975. *Dynamics of a creole system*, Londres, Cambridge University Press.
- Buridant, Claude, 2000. *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES.
- Buridant, Claude, 2019. *Grande grammaire de l'ancien français. 9<sup>e</sup> - 15<sup>e</sup> siècles*, Strasbourg, ÉLiPhi / SLR (BiLiRo, 16) [= nouvelle édition fortement élargie de Buridant 2000].
- Busby, Keith, 2002. *Codex and Context. Reading Old French Verse Narrative in Manuscript I-II*, Amsterdam / New York, Rodopi.
- Carles, Hélène, 2017. *Trésor galloroman des origines (TGO). Les trajectoires étymologiques et géolinguistiques du lexique galloroman en contexte latin (ca 800 – 1120)*, Strasbourg, ÉLiPhi (TraLiRo, *Lexicologie, onomastique, lexicographie*).
- Chomsky, Noam. 1981. *Lectures on Government and Binding: The Pisa Lectures*, Dordrecht, Foris Publications.
- Coseriu, Eugenio, 1966. « Structure lexicale et enseignement du vocabulaire », in : *Actes du premier Colloque International de Linguistique appliquée*, Nancy, [s.n.], 175-252 [= *Einführung in die strukturelle Betrachtung des Wortschatzes*, 1970].
- Coseriu, Eugenio, 1981. « Los conceptos de ‘dialecto’, ‘nivel’ y ‘estilo de lengua’ y el sentido propio de la dialectología », *Lingüística española actual* 3, 1-32.
- Coseriu, Eugenio, 1988. *Sprachkompetenz. Grundzüge der Theorie des Sprechens*, Tübingen, Francke.
- Coseriu, Eugenio, 1992, *Einführung in die Allgemeine Sprachwissenschaft*, Tübingen, Francke (1988, trad. de *Lecciones de lingüística general*, Madrid, 1981, repr. 1986).
- Cresswell, Tim, 2004. *Place : a short introduction*. Malden / MA, Blackwell Pub.
- Dent, Susie, 2012. « The Queen’s English : Changes through the years », <[https://www.telegraph.co.uk/news/uknews/the\\_queens\\_diamond\\_jubilee/9280753/The-Queens-English-changes-through-the-years.html](https://www.telegraph.co.uk/news/uknews/the_queens_diamond_jubilee/9280753/The-Queens-English-changes-through-the-years.html)>.
- Dondaine, Colette, 2002. *Trésor étymologique des mots de la Franche-Comté*, Strasbourg, SLR.
- Dufter, Andreas, 2018. « Repenser la ‘spatialisation’ de la linguistique variationnelle », *ici*, 63-74.
- Dufter, Andreas / Stark, Elisabeth, 2003. « La variété des variétés : combien de dimensions pour la description? Quelques réflexions à partir du français », *Romanistisches Jahrbuch* 53, 81-107.
- Ernst, Gerhard, 2015. « La diachronie dans la linguistique variationnelle du français », in : Polzin-Haumann, Claudia / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Manuel de linguistique française* (Manuals of Romance Linguistics, 8), Berlin / Boston, de Gruyter, 72-107.
- Feilke, Helmut / Hennig, Mathilde, 2016. *Zur Karriere von ‘Nähe’ und ‘Distanz’*, Berlin, de Gruyter.
- Ferguson, Charles A., 1959. « Diglossia », *Word* 15, 325-240.
- Flydal, Leiv, 1951 / 52. « Remarques sur certains rapports entre le style et l’état de langue », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 16, 240-257.
- Gadet, Françoise, 2006. *La Variation sociale en français*. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, Ophrys.

- Gadet, Françoise, 2018. « Repenser le lieu théorique de la variation », *ici*, 53-62.
- Gardette, Pierre / Durdilly, Paulette, 1976. *Atlas linguistique du Lyonnais*, vol. 5, *Commentaires et index*, Paris, CNRS.
- Gilliéron, Jules, 1918. *Généalogie des mots qui désignent l'abeille : d'après L'Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion.
- Glessgen, Martin, 2005. *Diskurstraditionen zwischen pragmatischen Regeln und sprachlichen Varietäten*, in : Schrott, Angela / Völker, Harald (ed.), *Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik in den romanischen Sprachen*, Göttingen, Universitätsverlag, 207-228.
- Glessgen, Martin, 2006. *Vergleichende oder einzelsprachliche historische Textwissenschaft*, in : W. Dahmen et al., *Was kann eine vergleichende romanische Sprachwissenschaft heute (noch) leisten?* (Romanistisches Kolloquium XX), Tübingen, Narr, 319-340.
- Glessgen, Martin, 2008. « Les lieux d'écriture dans les chartes lorraines du XIII<sup>e</sup> siècle », *RLiR* 72, 413-540.
- Glessgen, Martin, 2011. « Le statut épistémologique du lexème », *RLiR* 75, 337-416.
- Glessgen, Martin, 2012. *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Armand Colin (Collection U), 2<sup>e</sup> édition élargie et intégralement remaniée.
- Glessgen, Martin, 2017. « La genèse d'une norme en français au Moyen Âge : mythe et réalité du 'francien' », *RLiR* 81, 313-398.
- Glessgen, Martin / Kabatek, Johannes / Völker, Harald, 2018. « Repenser la variation linguistique – repenser la linguistique variationnelle », *ici*, 3-8.
- Glessgen, Martin / Thibault, André, 2005. « La 'régionalité linguistique' dans la Romania et en français », in : *id.* (ed.), *La lexicographie différentielle du français et le « Dictionnaire des régionalismes de France »*, Strasbourg, PUS, III-XVII.
- Glessgen, Martin / Trotter, David (ed.), 2016. *La régionalité lexicale au Moyen Âge* (TraLiRo), Strasbourg, ÉLiPhi.
- Glessgen, Martin / Videsott Paul, 2017 [2018]. « L'élaboration du lexique français médiéval – variation diatopique, sélection et changement lexicaux », *RJb* 68, 64-89.
- Grübl, Klaus, 2013. « La standardisation du français au Moyen Âge : point de vue scriptologique », *RLiR* 77, 343-383.
- Grübl, Klaus, 2014. *Varietätenkontakt und Standardisierung im mittelalterlichen Französisch. Theorie, Forschungsgeschichte und Untersuchung eines Urkundenkorpus aus Beauvais (1241–1455)*, Tübingen, Narr (Romanica Monacensia, 83).
- Grübl, Klaus, 2015. « Ce que les chartes nous apprennent sur la variation et le changement linguistiques au Moyen Âge : l'exemple de la déclinaison bicasuelle de l'ancien français », *RLiR* 79, 5-38.
- Halliday, Michael A.K., 1978, *Language as social semiotic*, London, Edward Arnold.
- Hjelmslev, Louis, 1963. *Sproget*, Copenhagen, Berlingske Forlag.
- Hopper, Paul J. / Traugott, Elizabeth Closs, 1993. *Grammaticalization*, Cambridge, CUP.
- Hudson, Richard A., 1980. *Sociolinguistics*, Cambridge, CUP.
- Juillard, Caroline, 2016. « L'espace sociolinguistique et les actes de Langage », *La linguistique* 52, 91-124.
- Kabatek, Johannes, 2011. « Diskurstraditionen und Genres », in : Dessì Schmid, Sarah et al. (ed.), *Rahmen des Sprechens. Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, Kognitiver und Historischer Semantik. Peter Koch zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 89-100 [trad. fr. « Genres et traditions discursives », in : Gérard, Christophe / Missire, Régis (ed.),

2015. *Eugenio Coseriu aujourd'hui. Linguistique et philosophie du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 195-206; trad. esp. *Lingüística coseriana, lingüística histórica, tradiciones discursivas*, éd. Bleortu, Cristina/Gerards, David, Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 2018].
- Koch, Peter, 1999. « 'Gesprochen/geschrieben' – eine eigene Varietätendimension? », in: Greiner, Norbert/Kornelius, Joachim/Rovere, Giovanni (ed.), *Texte und Kontexte in Sprachen und Kulturen*. Festschrift für Jörn Albrecht, Trier, Wissenschaftlicher Verlag, 141-168.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 1985. « Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte », *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 1990. *Gesprochene Sprache in der Romania. Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Niemeyer (2<sup>e</sup> éd., revue et augmentée, 2011).
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf, 1994. *Schriftlichkeit und Sprache*, in: Günther, Hartmut/Ludwig, Otto (ed.), *Schrift und Schriftlichkeit* (HSK 10.1), vol. 1, Berlin/New York, de Gruyter, 587-604.
- Kragh, Kirsten A. Jeppesen/Schøsler, Lene, 2014. « Reanalysis and gramma(ticaliza)tion of constructions. The case of the deictic relative construction with perception verbs in French », in: Coussé, Evie/Ferdinand von Mengden (ed.), *Usage-Based Approaches to Language Change*, Amsterdam, Benjamins, 169-202.
- Kragh, Kirsten A. Jeppesen/Schøsler, Lene, 2015. « Regrammation and paradigmization: Diachronic analysis of a number of progressive periphrases in French », *Journal of French Language Studies* 25, 265-293.
- Kragh, Kirsten A. Jeppesen/Schøsler, Lene (à paraître): « From a single lexical unit to multiple grammatical paradigms ».
- Kurylowicz, Jerzy, 1949. « La nature des proces dits 'analogiques' », *Acta Linguistica* 5, 121-138.
- Kurylowicz, Jerzy, 1965. « The evolution of grammatical categories », *Esquisses linguistiques*, vol. 2, München, Fink, 38-54.
- Labov, William, 1962. *The Social History of a Sound Change on the Island of Martha's Vineyard, Massachusetts*, MA thesis, Columbia University.
- Labov, William, 1994. *Principles of Linguistic Change*, Malden/Mass., Blackwell Publishing.
- Le Dû, Jean, 2000. « La progression du Français en France », in: Antoine, Gérard/Cerquiglini, Bernard (ed.), *Histoire de la langue française 1945-2000*, Paris, CNRS.
- Lebsanft, Franz, 2005. « Kommunikationsprinzipien, Texttraditionen, Geschichte », in: Schrott, Angela/Völker, Harald (ed.), *Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik in den romanischen Sprachen*, Göttingen, Universitätsverlag, 25-43.
- Lightfoot, David W., 1999. *The Development of Language: Acquisition, Change, and Evolution*, Malden/Mass., Blackwell.
- Lindschouw, Jan/Schøsler, Lene, 2016. « Parfait ou aoriste? Problèmes liés à l'identification des valeurs », in: Giancarli, Pierre-Don/Fryd, Marc (ed.), *Aoristes et parfaits. En français, latin, corse, estonien et polonais* (Cahiers Chronos, 28), Brill/Rodopi, Leiden/Boston, 175-198.
- Lindschouw, Jan/Schøsler, Lene, 2017. « L'apprentissage du français classique par la princesse danoise Leonora Christina. Interlangue, interférence et variation », in: Prévost, Sophie/Fagard, Benjamin (ed.), *Le français en diachronie. Dépendances syntaxiques, morphosyntaxe verbale, grammaticalisation* (Actes du colloque Diachro VII), Frankfurt am Main, Lang, 217-236.
- Lindschouw, Jan/Schøsler, Lene, 2018. « Variation, paradigmes et actualisation: le cas des changements des valeurs du passé composé et du passé simple », *ici*. 203-214.

- Lusignan, Serge, 2012. *Essai d'histoire sociolinguistique. Le français picard au Moyen Âge*, Paris, Garnier.
- Maegaard, Marie/Juel Jensen, Torben/Kristiansen, Tore/Normann Jørgensen, Jens, 2013. «Diffusion of language change: Accommodation to a moving target», *Journal of Sociolinguistics* 17, 3-36.
- Mathieu, Eric, 2013. «The Left-Periphery in Old French», in: Arteaga, Debora (ed.), *Research on Old French: The State of the Art*, Dordrecht/Heidelberg/New York, Springer, 327-350.
- Mayr, Ernst, 2001. *What evolution is*, New York, Basic Books.
- Nørgård-Sørensen, Jens/Heltoft, Lars/Schøsler, Lene, 2011. *Connecting Grammaticalisation, Studies in Functional and Structural Linguistics*, vol. 65, John Benjamins Publishing Company.
- Price, Glanville, 1962. «The negative particles *pas*, *mie* and *point* in French», *Archivum Linguisticum* 14, 14-34.
- Raible, Wolfgang, 2000 [2004]. «¿Qué es un texto?», *Función* 21-24, 9-29.
- Raible, Wolfgang, 2001. «Linking clauses», in: Haspelmath, Martin/König, Ekkehard/Oesterreicher, Wulf/Raible, Wolfgang (ed.), *Language typology and language universals/Sprachtypologie und sprachliche Universalien* (HSK 20. 1/2), 2 vol., De Gruyter, Berlin/New York, 590-617.
- Raible, Wolfgang, 2006. *Medien-Kulturgeschichte*, Heidelberg, Winter.
- Raible, Wolfgang, 2019. «Variation in Language: How to characterise types of texts and communication strategies between orality and scriptuality? Answers given by Koch-Oesterreicher and by Biber», in: Gruber, Teresa et al. (ed.), *Was bleibt von kommunikativer Nähe und Distanz? Mediale und konzeptionelle Aspekte von Diskurstraditionen und sprachlichem Wandel* (ScriptOralia), Tübingen, Narr.
- Schlieben-Lange, Brigitte, 1996. *Idéologie, révolution et uniformité de la langue*, Sprimont, Mardaga.
- Schøsler, Lene, 1984. *La déclinaison bicasuelle de l'ancien français, son rôle dans la syntaxe de la phrase, les causes de sa disparition*, Odense, Odense University Press (Études romanes de l'Université d'Odense, 19).
- Schøsler, Lene, 2001. «From Latin to modern French: Actualization and markedness», in: Andersen, Henning 2001a, 169-185.
- Schøsler, Lene, 2010. «A paradigmatic approach to language and language change», in: Traugott, Elizabeth Closs/Trousdale, Graeme (ed.), *Gradience, gradualness and grammaticalization*, Amsterdam, Benjamins (Typological Studies in Language, 90), 203-220.
- Schøsler, Lene, 2011. «The importance of diasystematic parameters in studying the history of French», in: Kawaguchi, Yuji/Minegishi, Makoto/Viereck, Wolfgang (ed.), *Corpus-based Analysis and Diachronic Linguistics*, Tokyo University of Foreign Studies, vol. 3 (2011), John Benjamins Publishing Company, 91-109.
- Schøsler, Lene/Völker Harald, 2014. «Intralinguistic and extralinguistic variation factors in Old French negation with *ne-Ø*, *ne-mie*, *ne-pas* and *ne-point* across different text types», *Journal of French Language Studies* 24, 127-153.
- Schweickard, Wolfgang, 1987. *La cronaca calcistica*, Tübingen, Niemeyer.
- Seidl, Christian, 2003. «Les variétés du latin», in: Ernst, Gerhard et al. (ed.), 2003-2008. *Romanische Sprachgeschichte/Histoire linguistique de la Romania*, 3 vol., Berlin/New York, de Gruyter, vol. 1, 515-30.
- Selig, Maria, 2011. «Konzeptionelle und/oder diaphasische Variation?» in: Dessi Schmid, Sarah/Detges, Ulrich/Gévaudan, Paul/Mihatsch, Wiltrud/Waltereit, Richard (ed.), *Rahmen des*



- Sprechens: Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, Kognitiver und Historischer Semantik. Peter Koch zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 111-126.
- Selig, Maria, 2017. « Plädoyer für einen einheitlichen, aber nicht einförmigen Sprachbegriff: Zur aktuellen Rezeption des Nähe-Distanz-Modells », *RJb* 68, 114-145.
- Söll, Ludwig, 1974. *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin, Schmidt.
- Stefenelli, Arnulf, 2000. Von der Prestigevariante zur Normalbezeichnung, in : Guille, Martine (ed.), *Romania una et diversa, Philologische Studien für Theodor Berchem zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 340-353.
- Trotter, David, 2006. « *Une et indivisible*: Variation and ideology in the history and historiography of French », *Revue roumaine de linguistique* 51, 359-376.
- Vachon, Claire, 2010. *Le changement linguistique au XVI<sup>e</sup> siècle. Une étude basée sur des textes littéraires français*, Strasbourg, ÉLiPhi / SLR (BiLiRo, 6).
- van Gelderen, Elly, 2008. « Linguistic cycles and Economy Principles: The role of Universal Grammar in language change », in : Eythórsson, Thórhallur (ed.), *Grammatical Change and Linguistic Theory, The Rosendal papers*, 245-264.
- Vincent, Nigel / Börjars, Kersti, 2010. « Grammaticalization and models of language », in : Traugott, Elizabeth Closs / Trousdale, Graeme (éd.), *Gradience, Gradualness and Grammaticalization*, Amsterdam, Benjamins, 279-299.
- Völker, Harald, 2003. *Skripta und Variation. Untersuchungen zur Negation und zur Substantivflexion in altfranzösischen Urkunden der Grafschaft Luxemburg (1237-1281)*, Tübingen, Niemeyer.
- Weinreich, Uriel, 1954. « Is a structural dialectology possible ? », *Word* 10, 288-400.
- Weinreich, Uriel / Labov, William / Herzog, Marvin I., 1968. « Empirical Foundations for a Theory of Language Change », in : Lehmann, Winfred P. / Malkiel, Yakov (ed.), *Directions for Historical Linguistics. A Symposium*, Austin, University of Texas Press, 95-189.



## Annexe : Procès-verbal de la réunion du réseau DIA (13 sept. 2013)

*Procès-verbal de la réunion du réseau DIA le 13 septembre 2016 de 18 h 45 à 19 h 45 dans la salle G209 du bâtiment principal de l'Université de Zurich à l'occasion du Congrès Dia IV (12-14 septembre 2016)*

Étaient présents: Eduardo Amaral (Universidade Federal de Minas Gerais), Bert Cornil-  
lie (Katholieke Universiteit Leuven), Joan Costa (Universitat Pompeu Fabra, Barcelona),  
Renata Enghels (Universiteit Gent), Françoise Gadet (Université Paris Ouest), Paolo Greco  
(Università di Napoli Federico II), Johannes Kabatek (Universität Zürich), Jan Lindschouw  
(Københavns Universitet), Eduardo Louredo (Universidade Santiago de Compostela),  
Josane Oliveira (Universidade Estadual de Feira de Santana), Lene Schøsler (Københavns  
Universitet), Matthieu Ségui (Goethe Universität Frankfurt am Main), Rosanna Sornicola  
(Università di Napoli Federico II), Rika Van Deyck (Universiteit Gent), Harald Völker (Uni-  
versität Zürich), Albert Wall (Universität Zürich), Jakob Wüest (Universität Zürich).

### (1) Bilan de DIA III à Naples

Rosanna Sornicola et Paolo Greco dressent un bilan de Dia III à Naples. Il y avait  
environ 60 participants et le thème du colloque était centré sur le polymorphisme.

### (2) Structure, sens, tâches et avenir du réseau DIA

Les membres présents discutent de la structure, du sens, des tâches et de l'avenir  
du réseau DIA. Lors de cette discussion, les points de vue suivants sont présentés :

- Rosanna Sornicola : il faut éviter une structure trop bureaucratique et veiller  
à ne pas perdre de vue l'aspect didactique du réseau DIA. Il faut également  
songer à l'idée de mener des projets de recherche et d'enseignement par l'inter-  
médiaire du réseau et éventuellement de la *European Science Foundation*.
- Rosanna Sornicola/Johannes Kabatek : il est primordial d'inclure les jeunes  
chercheurs dans le réseau.
- Françoise Gadet : on devrait mieux définir les tâches et les spécificités du  
réseau afin que l'on puisse le distinguer d'autres réseaux de recherche.
- Harald Völker : un problème concret est celui de la présence du réseau en ligne  
(site internet). Pour solliciter des fonds, il serait utile d'avoir un tel site pour  
pouvoir légitimer le réseau et prouver son existence. Harald plaide en faveur  
d'une structure légère avec un comité directeur ou bien des co-présidents pour  
assurer la continuité entre les congrès DIA. Si possible, il faudrait éviter que le

CILPR et le congrès DIA aient lieu la même année (comme en 2016), puisque ce sont *grossso modo* les mêmes personnes qui participent aux deux congrès.

- Josane Oliveira : il faut penser à une structure administrative légère du réseau avec un représentant de chaque langue romane, du moins pour les langues avec le plus grand nombre de locuteurs (le français, l'italien, l'espagnol et le portugais/le brésilien). On pourrait également envisager la possibilité d'établir une liste avec les domaines de recherche de tous les membres du réseau.
- Lene Schøsler : il ne faut pas nécessairement avoir une structure très formelle pour le réseau, mais organiser des réunions lors des rencontres DIA. Il existe aussi un format pour solliciter des fonds de l'UE en vue d'un réseau.
- Johannes Kabatek / Rika Van Deyck : à l'origine, le réseau était un projet SOKRATES, puis ERASMUS pour des étudiants avancés avec un objectif didactique.
- Johannes Kabatek : il est important de créer un petit comité ou une équipe chargé(e) de donner suite au prochain congrès DIA. Il existe également un vrai problème de langue, notamment pour le portugais/le brésilien dont il faut tenir compte pour les prochains colloques.

Résultat : les membres présents se mettent d'accord pour élire un comité directeur destiné à garantir la continuité des rencontres DIA. Sont élus comme co-présidents : Pascale Hadermann (Gent), Jan Lindschouw (Copenhague) et Harald Völker (Zurich).

Ensuite, on élit un comité d'appui constitué des représentants des langues romanes avec le plus grand nombre de locuteurs : Josane Oliveira (portugais/brésilien), Araceli López (espagnol), Paolo Greco (italien), Pascale Hadermann (français).

### (3) Le prochain congrès (DIA V)

Françoise Gadet présente la possibilité d'organiser DIA V à Paris en automne 2018. L'assemblée salue cette proposition et demande à Françoise de contacter ses collègues. Si Paris n'était pas possible, il serait possible de penser à Séville. Josane propose le Brésil pour 2020. [Remarque le 20 septembre 2016 : entretemps Françoise Gadet a obtenu le feu vert de ses collègues.]

### (4) Varia

Pas de remarques.

Pour le procès verbal : Jan LINDSCHOUW et Harald VÖLKER